

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

REVUE AGRICOLE

MANUFACTURIERE, COMMERCIALE ET DE COLONISATION

ORGANE OFFICIEL DE LA CHAMBRE ET DES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE

J. PERRAULT,

*Député du Comté de Richelieu à l'Assemblée Législative,
Professeur d'Agriculture de l'École Normale Jacques-Cartier,
Président de l'Institut des Artisans Canadiens de Montréal,
Élève diplômé de l'École Impériale d'Agriculture de Grignon et du Collège Royal Agricole de Cirencester,
Rédacteur de la Revue Agricole et du L. C. Agriculturist,
Membre de la Chambre d'Agriculture et de la Chambre des Arts et Manufactures du Bas-Canada,
De la Société Impériale Zoologique d'acclimatation, de Paris, &c., &c.*

MARS, 1867.

SOMMAIRE :—Partie Non-Officielle.—L'importation d'étalons percherons et de blé de la mer Noire par nos Sociétés d'agriculture.—Le blé de la mer Noire.—La température.—Tableau de la réorganisation des sociétés d'agriculture des comtés du Bas-Canada.—Les communications en hiver.—Elections des membres de la Chambre d'agriculture.—La vie de la campagne par le Père Hyacinthe.—L'agriculture française à l'Empereur.—Epaisement du sol.—Engrais animaux.—Engrais minéraux.—Amendements.—Amélioration des voies de communication.—Enseignement agricole.—Serviteurs ruraux.—Caisse d'épargne.—Sociétés de secours mutuels.—Fabrication du sucre de betteraves à Montréal.—Travaux de la ferme.—Travaux du mois.—Fabrication du sucre d'érable.—L'Érablière.—Chaudières.—Charroi de l'eau d'érable.—Appareils à évaporation.—Fin de la campagne.—Nouvelles patates résistant à la pourriture.—Variétés "Garnet Chili"—Variétés "Early Gooderich," "Gleeson," et "Harrison"—La seule bonne manière de faire la potasse.—L'Agriculture Populaire par Bujault.—La belle histoire du diable labourer.—D'où viennent les cabarets et les marchés.—Voyages en pays divers.—Pays de Matapan.—Pays de Cocagne.—Pays de Misère.—Voyage dans la lune.—Les Cariokis.—Prés, bétail et fumier.—Voici la mule.—Comment les animaux prennent la graisse.—La patate cuite.—Le topinambour.—Discours du vieux Lamontagne.—Par où doit commencer le cultivateur.—Du bétail et d'un petit malheur qu'ont eu les ivrognes.—De la vache.—Age de la vache.—De la vache laitière.—De la vache beurrière.—Des veaux pour la boucherie.—Des veaux qu'on garde.—Revue Commerciale.—Prix courant des marchés de Montréal.—Annonces.



SPARGERE COLLECTA.

BUREAUX A L'IMPRIMERIE DE JOHN LOVELL, RUE ST. NICHOLAS,
MONTREAL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

L'IMPORTATION D'ÉTALONS PERCHERONS ET DE BLE DE LA MER NOIRE PAR NOS SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE.

L'IMPORTATION des étalons perchérons par nos sociétés d'agriculture promet de donner un grand succès. L'opinion publique est éveillée et dans plusieurs comtés où les sociétés d'agriculture s'étaient limitées jusqu'ici aux expositions annuelles, des mesures sont prises pour réaliser l'importation d'étalons de choix. Nous saluons ce mouvement comme un excellent indice de progrès, le commencement d'une ère nouvelle pour les localités où il se manifeste.

Depuis la publication de notre dernier numéro nous avons été en communication avec deux délégués de la société d'agriculture du comté de Berthier, dans le but d'importer un étalon perchéron. Ce sera le septième. Nous avons aussi rencontré deux des directeurs de la société d'agriculture de Chateauguay dont l'intention est d'importer un second étalon dès cet automne.

Lorsque nous prîmes sur nous de recommander ces importations, nous savions que le mouvement une fois donné, toutes les sociétés rivaliseraient d'ambition pour doter l'agriculture de leurs comtés de ces excellents reproducteurs. En conséquence, nous nous sommes mis de suite en rapport avec un de nos anciens confrères, à l'école impériale d'agriculture de Grignon, aujourd'hui un des grands cultivateurs du Perche, afin d'importer au plus bas prix possible les meilleurs étalons perchérons. Notre confrère, Monsieur Maisonhute, a accompagné lui-même Messieurs Bougie et Hébert, tous deux envoyés en France par nos sociétés d'agriculture. Il a pu ainsi non-seulement diriger ces messieurs, mais encore, apprendre quel était le genre d'étalons demandés au Canada.

Aujourd'hui, Monsieur Maisonhute est notre agent et le sera à l'avenir. Il doit nous envoyer aussitôt que possible les photographies des étalons perchérons, dont il aura fait choix pour le Canada. Ces photographies seront à la disposition de nos sociétés d'agriculture qui pourront ainsi se décider d'ici sur l'étalon qu'elles désirent acheter, car nous serons en mesure de leur faire le prix exact de chaque étalon rendu à Montréal.

Nous croyons pouvoir ainsi faire des

importations aux conditions les plus avantageuses possibles. Monsieur Maisonhute se charge de l'achat en France et de l'expédition du Havre pour New York. De notre côté, nous nous chargeons de la réception à New York et du transport jusqu'à Montréal. En sorte que nos sociétés, avec les conditions que nous leur faisons, peuvent aujourd'hui faire l'achat d'un étalon perchéron au prix de \$1,000 rendu à Montréal, avec un an de crédit, et sans courir de risque, car nous nous chargeons de la livraison à Montréal. Nous doutons fort que jamais occasion aussi favorable ne se soit présentée à nos sociétés pour améliorer de suite l'espèce chevaline de leur comté.

Les commandes qui nous seront faites pendant le mois de mars pourront être exécutées de bonne heure en juin, assez tôt pour la monte prochaine. Mais celles qui nous seront confiées pendant les mois d'avril et mai ne pourront être exécutées que dans la première semaine de septembre. Car nous avons le projet de visiter l'exposition universelle de Paris pendant les mois de juin, juillet et août, afin de prendre connaissance des améliorations agricoles réalisées depuis 1862, et nous profiterons de notre présence en France pour faire choix nous-mêmes des étalons importés et surveiller leur importation du Havre à Montréal.

Le ble de la Mer Noire.

Depuis longtemps déjà, nous avons le projet de faire une importation de ce blé qui a fait tant de bien dans notre pays il y a quelques années. Nous nous proposons d'aller nous-mêmes sur les lieux, de faire choix du blé et de surveiller l'expédition et le transport depuis le port d'embarquement à Odessa jusqu'à Montréal. C'est le seul moyen de procurer aux sociétés d'agriculture une semence qui puisse leur donner entière satisfaction. Si le gouvernement en eut agi ainsi le printemps dernier avec son importation de lin de Riga, nos sociétés n'auraient pas reçu la semence inférieure qui leur a été distribuée au prix de \$4 le minot, outre les \$2 par minot payées par le gouvernement lui-même. A l'époque où il fut question d'importer cette graine de Riga, nous proposâmes au gouvernement d'aller personnellement en Russie faire choix de la graine de lin, et l'importer au prix de \$6, qui a été payé pour une semence inférieure, mais notre proposition ne fût pas acceptée, nous savons avec quels résultats.

Déjà, nous sommes en rapport avec nos sociétés d'agriculture, dont quelques unes désirent importer chacune de 200 à 300 minots de blé de la Mer Noire. Nous ne pensons pas qu'il soit possible de livrer à Montréal un excellent blé de semence, venant de la Mer Noire, à moins de \$5 le minot. Ce blé sera rendu ici d'assez bonne heure l'automne prochain pour être distribué dans tous les comtés du pays avant la clôture de la navigation ; en sorte que, les sociétés d'agriculture auront tout le temps de le distribuer parmi leurs membres pendant l'hiver prochain pour être semé de bonne heure en 1868.

Pour cette importation de blé de la Mer Noire, aussi bien que pour l'importation d'étalons percherons, nos sociétés d'agriculture auront un crédit d'une année, et ne courront aucun risque, puisque nous ne ferons la livraison qu'à Montréal.

Maintenant, les sociétés qui désireraient faire ces importations peuvent également faire leur exposition annuelle, et voici comment : Qu'elles mettent tous leurs revenus de l'année aux importations, ensuite, au lieu de donner de l'argent pour prix à l'exposition, qu'elles donnent des billets de leurs trésoriers, valant de l'argent, avec lesquels les exposants qui auront gagné des prix pourront acheter du blé de la Mer Noire pour semence, ou payer les saillies de l'étalon percheron, à volonté.

De cette manière, chaque société pourra avoir son exposition annuelle, et avoir les moyens d'importer un étalon percheron. Nous sommes opposé depuis longtemps aux prix en argent dans nos expositions de comté, car ces prix, qui absorbent souvent tous les revenus d'une société, ne sont jamais employés en améliorations agricoles. Aujourd'hui les revenus de nos sociétés dans le Bas-Canada s'élèvent à \$60,000 annuellement. Que ne feraient-elles pas en employant ce montant énorme en importations judicieuses. Si toutes ne veulent pas adopter les mesures progressives désirables, au moins, que quelques-unes n'hésitent plus et marchent hardiment dans la voie des améliorateurs. Nous les aiderons de toute notre énergie et de toute notre bonne volonté bien connues.

LA TEMPERATURE.

GROYEZ-vous quel hiver ! quel beau temps, point de neige ! vraiment c'est un temps extraordinaire ! Voilà le premier bonjour que tout

le monde se donne, cet hiver ! Mais nous avons pourtant déjà eu, en Canada, des hivers aussi remarquables par leur douceur. Je transcris quelques remarques de mon "*scrap book*," lesquelles sont tirées d'un journal dont je ne me rappelle pas le titre, mais d'un journal d'agriculture, si ma mémoire ne me fait pas défaut.

Voici :

En 1803, le 26 décembre, deux goûlottes qui étaient arrivées tard à Québec, venant des Îles, montèrent à Montréal, où elles arrivèrent le 26 décembre ; eurent le temps d'y décharger leurs *chargements* et de partir pour leurs quartiers, où elles arrivèrent sans accident.

Le 27 décembre 1803.—On laboura les fêtes de Noël ; on cueillit, à la même époque, des laitues vertes dans les jardins, et on amena de Châteauguay du bois de chauffage au port en *cajoux*. Il avait cependant fait auparavant des froids considérable qui avaient formé des bordages qu'on fut obligé de couper.

En 1816.—Cette année, l'automne fut fort doux, il n'y eut de neige d'une manière permanente que le 17 février 1817.

En 1816.—Point de neige de l'automne. La terre resta découverte jusqu'au 17 janvier 1817 et dans la nuit du 17 au 18 janvier, il tomba 5 à 6 pieds par le vent.

En 1829, le 28 décembre.—Le peu de neige qui était tombée précédemment s'est fondue par l'effet de la pluie qui a duré le 27 toute la journée. Le temps était fort doux. Les seules voitures dont on fit usage dans la ville comme dans les campagnes, sont les voitures d'été. Le fleuve était absolument libre, ainsi que les rivières où la glace n'était pas prise.

1837, 21 décembre.—Le plus grand froid de cette année se trouve dans ce mois, le thermomètre variant de 14 à 18, suivant l'exposition.

1837, 23 décembre.—Le thermomètre baisse rapidement toute la journée jusqu'à 6 heures. P. M., vers lequel temps il marque 29-282 ; alors vient une grande tempête du N. O. qui dure 16 heures avec une grande violence ; le vent ne s'abat pas avant midi du 24 décembre ; durant cette tempête, le baromètre s'éleva de 702 pouces, et le thermomètre baissa de 39°

1842, 21 décembre.—Départ du bateau à vapeur, le *Vulcain*, pour Sorel. Le fleuve libre, quelques *bordages* seulement.

Sainte-Catherine, 15 janvier 1867.

SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, BAS-CANADA, 1867.

Sociétés.	Organisées à	Présidents,	Vice-Présidents.	Secrétaires-Trésoriers.	Comités de Direction.
Argentueil.....	St. André.....	E. Jones.....	J. Hays.....	H. Howard.....	H. G. Hooker, T. Noyes, C. Albright, W. Muir, J. Drew, A. Burwash, J. Wilson.
Arthabaska.....	Arthabaskaville..	A. Stein.....	J. Pouliot.....	B. Thérault.....	L. Blais, J. Juneau, E. Picard, J. S. Beaudet, D. Walker, E. Argue, P. Laineuse.
Bagog.....	Ste. Rosalie.....	A. Beauchemin..	F. Valcourt.....	P. S. Gendron.....	J. Henderson, A. Marois, A. Côté, J. Malette, J. B. Dion, J. Jodoin, J. A. Cushing,
Beauharnois.....	St. Louis de Gonzague.....	J. B. Scott.....	J. Symons.....	E. H. Bisson.....	L. Julien, D. Bening, J. Cardinal, P. Lajmbe, L. Bertrand, T. Watson, A. Haincait.
Beauce.....	St. Joseph.....	Hon. E. Duchesnay	Z. Vézina.....	F. S. A. Bélanger.	J. Fortier, A. Proulx, M. Cahill, A. Bolduc, R. Dalais, J. Lemieux, P. Bélanger.
Bellechasse.....	St. Michel.....	O. C. Fortier.....	E. Forgues.....	P. Forgues.....	J. Tonguay, O. Paquet, T. Laineuse, F. Fournier, L. O. Turgeon, J. B. Audet, M. Dupuis.
Berthier.....	Berthier (en haut)	P. G. Ferland....	F. H. Dézy.....	N. Doucet.....	E. Mousseau, E. Ferland, M. Brissette, A. Laferrrière, C. Contois, P. Piette, J. Hamelin.
Bonaventure, No. 1	New Carlisle.....	E. Martel.....	B. H. Montgomery	G. Kelly.....	D. Kerr, T. Robitaille, A. Carcan, J. G. Lebel, C. Hamilton, W. McPherson, W. Phelan.
Bonaventure, No. 2	Carleton.....	J. Meagher.....	J. Fraser.....	Maun & Meagher.	F. Cooke, J. N. Verge, J. Campbell, S. Allison, R. Basteed, A. Chamberlin, J. Sellars.
Brome.....	Knowlton.....	F. Taber.....	G. H. Boright....	J. Lefevre.....	N. Petters, J. McLachlan, E. G. Ball, A. Ball, W. Crouhurst, L. H. Hand, S. J. Blanchard.
Chambly.....	St. Hubert.....	A. Williams.....	M. Vincent.....	L. Trudeau.....	L. St. Germain, L. Lafontaine, B. Daigneau, A. Sicotte, L. Desmar-teau, L. Achim, L. Brosseau.
Champlain.....	Ste. Genovève } de Batiscan.. }	J. J. Ross.....	F. Filtour.....	Rob. Trudel.....	F. X. Trudel, F. Trudel, A. R. Lafleche, E. Lajoie, G. Gervais, T. N. Marchand, P. Lahaie, Directors.
Charlevoix, No. 1.	Malbaie.....	C. Dumeule.....	S. X. Cimon.....	E. Angers.....	P. T. Villeneuve, F. Bilodeau, F. Tremblay, G. Tremblay, I. Blackburn, C. Contourier, I. Gauthier.
Charlevoix, No. 2.	Bas St. Paul.....	T. Fortin.....	F. Apolin.....	S. Boivin.....	V. Simard, O. Simard, L. Gobeil, M. Fortin, O. Boily, F. Côté, P. Auclair.
Chateauguay.....	Ste. Martine.....	C. M. Lebrun.....	J. B. Damour.....	E. S. Mazurette..	T. Desrosseillers, A. Dugas, J. Loisel, C. Reid, C. Baudin, H. Legault, R. Cairns.
{ Chicoutimi et } { Saguenay.. }	Chicoutimi.....	Hon. D. E. Price..	L. Minier.....	T. Z. Cloutier....	F. Langlois, G. McKenzie, J. E. Barry, L. Tremblay, E. Gagné, N. Boucher, F. Savard.
Compton.....	Cookshire.....	Q. Bliss.....	C. A. Bailey.....	C. G. Rice.....	W. Paiget, M. H. Cochran, J. Hodge, H. French, H. E. Cairns, W. Wright, G. W. Ward.
Deux-Montagnes	St. Benoît.....	J. B. Daoust.....	W. Inglis.....	D. Masson.....	J. Legault, B. Filion, H. McGeock, J. Paiement, F. Routhier, H. McColi, E. Lafond.
Dorchester.....	St. Anselme.....	Z. Audet.....	T. Roy.....	J. C. Roy.....	J. Morin, A. Pianté, F. Marquis, U. Roy, J. Guilmet, H. Tailion, J. B. Corriveau.

SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, BAS-CANADA, 1867. (Suite.)

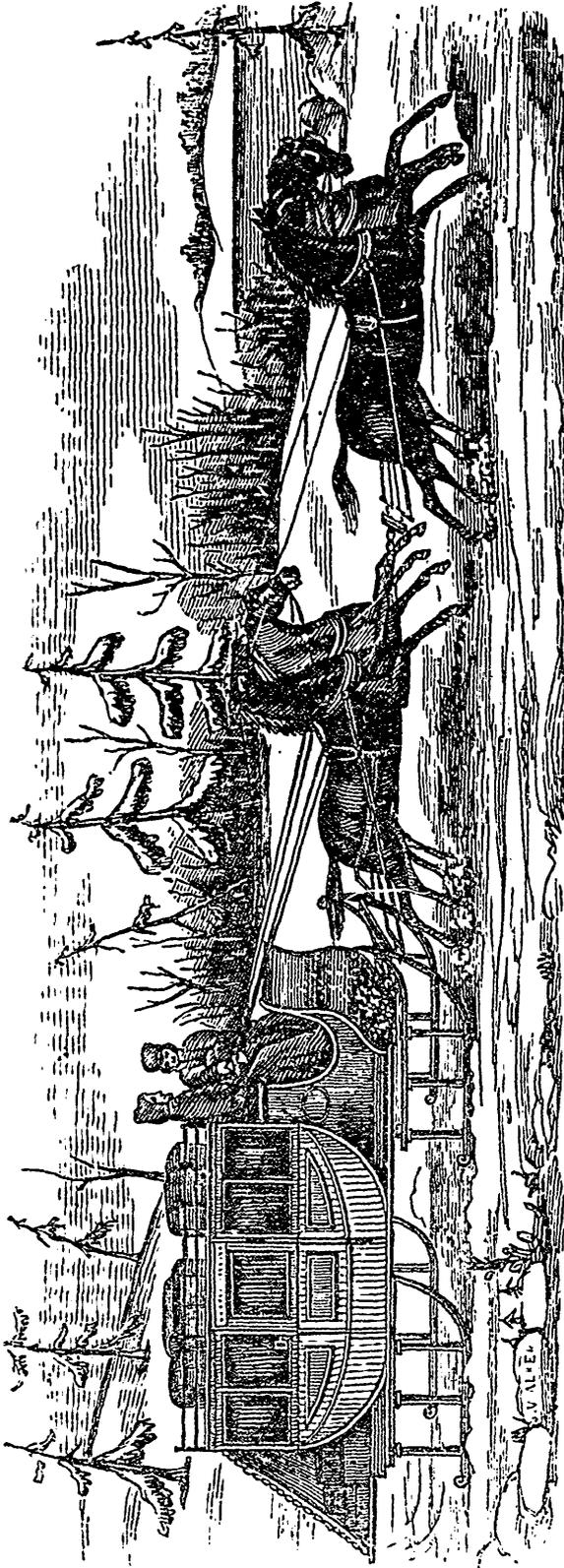
Sociétés.	Organisateurs &	Présidents.	Vice-Présidents.	Secrétaires-Trésoriers.	Comités de Direction.
Drummond, No. 1.	Drummondville...	E. Hemming.....	L. Dessart.....	R. N. Watiss.....	V. Cooke, P. N. Dorian, J. Ralph, T. Badham, O. Bellemare, A. Veilleux, A. Lupien.
Drummond, No. 2.	Durham.....	P. H. S. Browne...	J. Bothwell.....	Jcs. Bothwell.....	J. Mairs, J. Atkinson, B. Reid, J. Trenholm, T. Brady, J. Royston, W. Hurrell.
Gaspé, No. 1.....	Percé.....	T. Savage.....	J. Baker.....	O. T. Connick....	J. Shannon, L. Couture, O. Beek, J. Beek, P. Dumecque, J. M. Raymond, G. Linfésay.
Gaspé, No. 2.....	Gaspé Basin.....	J. Edden.....	G. Dumaresq.....	J. Eden.....	A. Coffin, W. Annotte, B. Bechervaise, P. Bechervaise, R. Patterson, J. Short, J. Slous.
Gaspé, No. 3.....	S. Anne des Monts	M. R. Bihodou...	Rev. L. N. Bernier	J. Percé.....	L. Roy, J. Roy, F. Dugas, J. B. Sasseville, T. J. Lamontagne, C. F. Roy, P. Pasquet.
Hochelega.....	Montreal.....	J. Smith.....	F. Beaudry.....	H. Brodie.....	J. McVey, L. Laporte, L. J. B. Beaubien, T. Irving, J. Lanouette, A. Crawford, E. Prud'homme.
Huntingdon.....	Églin.....	A. Anderson.....	D. MacFarlane....	P. MacFarlane....	R. Sweet, P. Politea, A. Oliver, D. Brims, J. White, P. Gardner, J. Black.
Iberville.....	Iberville.....	F. X. Poulin.....	B. Meunier.....	L. A. Auger.....	P. Choquette, M. Quintin, N. Desrosiers, J. B. Blanchard, C. Sausterre, M. Guertin, A. Comeau.
Jacques-Cartier..	St. Laurent.....	J. Thompson.....	B. Lefebvre.....	N. M. Lecavallier	J. Hodge, M. D. Goyer, G. Smith, G. U. Valois, A. Sauvé, J. Consineau, J. Meloche.
Joliette.....	L'Industrie.....	L. Levesque.....	G. de Lanaudière.	E. Guilbault.....	W. Daly, C. Guilbault, J. B. Renaud, J. B. Geoffroy, L. Bellerose, L. Trudeau, P. Cormier.
Kamouraska.....	Kamouraska.	Rev. F. Pilote....	P. Dessaint.....	I. Dessaint.....	E. Dionne, L. Têtu, A. Casgrain, V. Taché, L. Miller, P. Pelletier, H. Paradis.
Laprairie.....	Laprairie.....	C. Montchamp... }	J. Dunn.....	A. Brousseau.... }	A. Moquin, A. Barbeau, L. Barette, C. Pinsonneault, J. Poissant, J. Wood.
L'Assomption....	L'Assomption. . }	Hon. P. U. Ar- } chambault. }	U. Deschamps....	A. Archambault..	J. B. Perrault, J. B. Chartier, H. Mesnard, G. Magnan, H. Hurteau, P. Archambault, O. Pelletier.
Laval.....	Ste. Rose.....	T. Major.....	G. Desrochers....	S. F. McMahon....	J. Ouimet, J. B. Charbonneau, N. Gravel, S. Lavoie, J. B. Auclair, O. Ouimet, P. Gravel.
Lévis.....	St. Joseph de Lévis	P. Lagueur.....	A. Guay.....	F. M. Guay.....	T. Demers, P. Côté, L. Dumas, A. Levesque, J. B. Samsou, B. Moffit, F. Bégin.
L'Islet.....	St. Jean Port Joli	C. F. Fournier....	J. B. Dupuis.....	P. G. Verreault..	S. Roy, A. Miville, L. Bols, E. Caron, L. Lebourdais, L. Caron, E. Casgrain.
Lotbinière, No. 1.	St. Sylvestre....	T. Walker.....	E. Montgomery.. }	J. Parke.....	J. Lefebvre, P. Stoken, J. Brown, R. Lipsay, T. Taylor, S. Wark, J. Edwards.
Lotbinière, No. 2.	St. Croix.....	H. G. Joly.....	J. Blouin.....	M. Couture.....	B. Garneau, F. Legendre, M. Frenette, G. Vidal, J. Méthot, B. Lafond, L. Bibeau.

SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, BAS-CANADA, 1867. (Suite.)

Sociétés.	Organisées à	Présidents.	Vice-Présidents.	Secrétaires-Trésoriers.	Comités de Direction.
Muskinnongé.....	Rivière du Loup (en haut.).....	M. Houle, M.P.P.	C. Gélinas.....	E. Caron.....	A. Lesage, D. Caron, X. Delaunais, D. Gagnon, A. Bellemare, A. Despource, T. Schlier.
Mégantic, No. 1.....	Bute.....	D. McKinnon.....	J. Campbell.....	D. McGillivray.....	W. Ward, D. Moffatt, H. Cummings, D. D. McKenzie, R. Stewart, D. McKillop, D. Stewart.
Mégantic, No. 2.....	Leeds.....	J. Allan.....	T. Scallon.....	J. Hutcheson.....	W. Fraser, W. Warcup, H. Jameison, W. Church, A. Dunn, A. Ruthuey.
Missisquoi.....	Standbridge.....	L. N. Decker.....	S. Baker.....	Geo. Sully.....	L. Johnson, W. McFie, H. O. Meigs, P. H. Krans, R. L. Guin L. Snyder, W. Blinn.
Montcalm.....	Sto. Julienne.....	F. Foncher.....	J. Melrose.....	A. H. de Caussin.....	B. Bertrand, G. Poirier, O. Poirier, M. Boucher, S. Richard, N. Bordenau, M. Skelly.
Montmagny.....	Cap St. Ignace.....	L. H. Blais.....	J. O. Beaubien.....	N. Nadeau.....	S. Gamache, J. F. Fortin, L. C. Dupuis, A. Talbot, H. Talbot, P. Lavergue, J. O. Charbonneau.
Montmorency.....	Château-Richer.....	C. Réaume.....	D. Guérin.....	O. Gravel.....	H. Huot, J. Gariépy, J. Cloutier, J. Giguères, A. Paré, N. Simard, J. Gagnon.
Montréal.....	Montréal.....	W. Lunn.....	W. Evans.....	J. E. Pell.....	J. Middelton, R. Springs, J. Nairn, R. Brodie, S. J. Lyman, S. Wall, T. McNab.
Napierville.....	Napierville.....	W. Dunn.....	D. Monette.....	A. Mérizzi.....	J. G. Lavolette, N. Barré, T. Céré, I. Lefebvre, J. Grégoire, J. B. Lamarre, L. Marceau.
Nicolet, No. 1.....	Bécancour.....	J. Jutras.....	L. E. Leblanc.....	J. A. Blondin.....	A. Leblanc, J. Béliveau, B. Prime, A. G. LaBarre, A. iourigny, A. Béliveau, A. Trottier.
Nicolet, No. 2.....	Nicolet.....	B. Laplante.....	F. Mansseau.....	L. M. St. Cyr.....	M. C. Beaubien, S. René, F. Roy, A. Leblanc, N. Hubert, F. Boisclair, L. Beaubien.
Ottawa, No. 1.....	Aylmer.....	A. Wright.....	R. Kenny.....	J. W. Symmes.....	G. Lynk, C. Maxwell, R. H. Kloch, S. Cotes, J. Kloch, R. McLatchin, H. Parker.
Ottawa, No. 2.....	Lochaber.....	F. Larwill.....	A. Augad.....	A. Waters.....	J. McLachlan, J. Cochrane, P. Nash, L. H. Willman, J. Parker, J. Laing, E. Hughes.
Pontiac.....	Clarendou.....	A. Smart.....	W. Russell.....	G. M. Judson.....	A. Stewart, M. Blakéty, J. Duff, A. Elliot, W. McDonell, J. Strutt, J. Homer.
Portneuf.....	Deschambault.....	Hon. J. E. Thibault.....	C. Arcand.....	A. D. Hamelin.....	J. L. Hardy, J. Morin, L. Leclaire, F. X. Frenette, L. Dessault, R. Bernard, F. X. Larue.
Québec (City).....	Québec.....	H. S. Anderson.....	L. Bilodeau.....	W. Moore.....	W. Marsden, J. K. Boswell, J. B. Renaud, J. Dinning, J. F. Turnbull, J. A. Sewall, J. L. Gibb.
Québec (County).....	Québec.....	J. Laurin.....	C. Réaume.....	J. B. Delâge.....	J. Jobin, J. Bédard, P. Drolet, L. Falardeau, J. Hamel, J. Beaumont, A. Scullion.
Richelieu.....	Sorel.....	Louis Mandeville.....	P. Gélinas.....	L. P. P. Cardin.....	Dr. Bruneau, Alexis Langevin, Lévy Larue, Michel Magnan, Ant. Pelletier, Norbert Fagnan, Jules Lebeauf.
Richmond.....	Richmond.....	G. Pierce.....	J. Boutelle.....	J. Main.....	J. Gallup, W. Frank, H. Stewart, W. Healy, F. R. Bernard, J. W. Stockwell, J. Shanks.

SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE, BAS-CANADA, 1867. (Suite.)

Sociétés.	Organisées à	Présidents.	Vice-Présidents.	Secrétaires-Tyésortiers.	Comités de Direction.
Rimouski.....		Rev. M. G. Nadeau	P. L. Gauvreau	E. Pouliot.....	H. Langlois, J. Morisset, A. Lavoie, Rev. M. Duguay, D. Bégin, L. Parent, O. Roy.
Rouville.....		Major Campbell.	Dr. Béique.....	J. U. Tessier.....	C. E. Letestu, S. Bessette, F. Bessette, V. Robert, P. Pelleifer, L. Antier, O. Crossfield.
Shefford.....		Hon. A. B. Foster.	A. Kay.....	G. H. Allen.....	S. A. Blackwood, J. Payne, A. E. Knowlton, S. Chartier, J. Smith, R. O. Ellis, M. Kempton.
Sherbrooke.....		J. G. Robertson.	A. D. Ball.....	A. G. Woodward.	C. P. Mallory, A. Stevens, H. Moe, W. McCurdy, J. H. Winslow, H. S. Elkins, W. Fasswell.
Soulanges.....		L. H. Masson.....	W. Reay.....	G. H. Dumesnil..	A. Charest, M. Bourbonnais, J. B. Lalonde, J. Leroux, A. Lalonde, G. Bissonnette, P. Vincent.
Stanstead.....		G. Pierce.....	F. E. Wadleigh..	L. K. Benton.....	J. C. D. Day, A. Knight, A. A. Adams, C. C. Colby, A. P. Ball, W. S. Hunter, J. Thornton.
St. Hyacinthe....		A. Brunelle.....	J. B. Dandelin..	J. O. Guertin....	M. Beauregard, M. Benoit, C. Chapedelaine, P. Morisseau, N. Hébert, E. Mathieu, J. B. Scott.
St. Jean.....		F. G. Marchand..	J. Borrowdale..	E. Archambault..	M. Deland, J. B. Dépelteau.
St. Maurice.....		L. L. Désaulniers } niers..... }	P. Milot.....	F. E. Milot.....	A. Désaulniers, H. L. Héroux, A. Gauthier, J. Bellemare, A. Martin, J. Lémérisse, P. Leblanc.
Témiscouata....		C. T. Dubé.....	B. Dionne.....	L. N. Gauvreau..	J. Dugal, B. Oucette, J. B. Beaubien, Rev. J. Marceau, Rev. J. C. G. Gaudin, B. St. Pierre, N. Rioux.
Terrebonne.....		F. Forgette.....	J. Gilmour.....	L. Dumouchel....	S. Gratton, A. Millai, A. Paquet, W. Moody, J. Filion, L. Leclaire, P. Montigny.
Trois-Rivières...		O. Duval.....	D. Dufresne.....	G. B. Dufresne...	L. Doucet, F. Girard, F. Bettey, O. Gouin, A. Garceau, E. Grenier, H. Lacerte.
Vaudreuil, No. 1.		R. W. Harwood..	J. Vinet.....	E. Lefèvre.....	J. N. Robinson, G. Hodgon, E. Dupont, M. St. Denis, D. Léger, J. Cousinault.
Vaudreuil, No. 2.		D. McMillan....	E. Lalonde.....	E. N. Fournier...	D. Morrison, J. McCabe, J. Fletcher, C. McGreevy, F. E. Cherrier, Jos. A. Campeau, P. Séguin.
Verchères, No. 1.		L. H. Massue....	F. Voligny.....	A. C. Larose.....	A. Brodeur, M. A. Girard, D. Girard, J. B. Larose, P. Amiot, L. Fiset, J. Lamoureux.
Verchères, No. 2.		J. R. Brillon....	M. R. Ducharme.	C. Robert.....	O. Loisele, P. Archambault, T. Boulay, H. Brunelle, M. Boudria, O. Lambert, M. Rémiss.
Wolfe, No. 1.....		Z. Eraus.....	J. E. Côté.....	E. Ives.....	J. C. Laessl, L. Gilbert, W. W. Oughtred, J. Stevenson, J. B. Brodeur, F. H. Gauthier, L. Gaudrain.
Wolfe, No. 2.....		N. Bourque.....	J. Dion.....	J. Z. C. Miquelon.	B. Milette, M. Phénix, F. Janelle, C. St. Jean, P. Roy, F. St. Jean, S. Porter.
Yamaska.....		J. B. Commeault.	F. Gouin.....	T. Maurault.....	M. Fortier, E. Boucher, F. Gill, J. G. Arcand, F. X. Lathate, J. B. Barbeau, N. Gouin.



LES COMMUNICATIONS EN HIVER.

Notre pays est essentiellement favorisé par des voies de communication faciles en été. Notre grand fleuve, nos rivières nombreuses, nos lacs dont plusieurs sont autant de mers intérieures, offrent un débouché facile à nos produits, des voies de communication peu ordinaires. Les vapeurs nous transportent dans toutes les parties de notre vaste pays avec promptitude et économie. Nous ne parlons pas de nos voies ferrées qui, elles aussi, font leur large part de travail pendant toutes les saisons de l'année. Quelle amélioration depuis vingt années !

Maintenant devons-nous consentir au repos forcé de nos longs hivers ? Restons-nous barricadés derrière ces amas considérables de neige pendant six mois de l'année, et attendrons-nous toujours les premiers bateaux pour rétablir les voies de communication ? Telle est la question posée aujourd'hui et que nous devons résoudre. Déjà elle est résolue pour quelques grands villages aujourd'hui en communication journalière avec Montréal, au moyen de diligences confortablement construites. Dans le Haut-Canada et les townships de l'Est, ces diligences sont également en opération et donnent les meilleurs résultats. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans tout le Bas-Canada, de manière à relier entre elles nos principales villes et nos principaux villages ? Une compagnie puissante qui prendrait l'initiative de ce mouvement ne manquerait pas de faire d'excellentes affaires tout en rendant au commerce et au pays un important service. Combien de chevaux sans emploi, pendant l'hiver, surtout dans les campagnes, trouveraient ainsi un travail productif ? Espérons qu'une

ligno de messagerie provinciale s'établira bientôt, que nos campagnes n'auront plus à se plaindre de l'interruption des voies de communication avec les grands centres de commerce et d'affaires. Nos hivers, en couvrant nos rivières d'une glace excellente, facilitent les transports. Et en traçant autant que possible sur la glace les grandes voies de communication, on éviterait en grande partie les banes de neige qui ne s'accumulent qu'où dans le voisinage des constructions ou des clôtures. Une compagnie qui se formerait ainsi par actions, comme les compagnies de bateaux à vapeur, aurait certainement un grand succès. Espérons que l'hiver prochain quelqu'homme d'initiative établira sur de larges bases nos voies de communication en hiver.

ELECTIONS DES MEMBRES DE LA CHAMBRE D'AGRICULTURE.

LE résultat des dernières élections des membres de la Chambre d'agriculture n'est pas encore connu. Quel qu'il soit, l'honneur que nous avons eu d'être choisis comme représentant d'un nombre considérable de sociétés, est une haute approbation de nos efforts pour développer les améliorations agricoles dans notre pays. Nous les remercions de leur bienveillant témoignage et les prions de faire parvenir aussitôt que possible, si elles ne l'ont déjà fait, au ministre d'agriculture à Ottawa, leur rapport d'élection.

LA VIE DE LA CAMPAGNE.

C'EST la vie primitive de l'homme, telle qu'elle a été constituée d'autorité divine en la personne de nos premiers parents : *Posuit eum in paradiso voluptatis. ut operaretur et custodiret illum*. Il plaça l'homme dans le paradis, dans le jardin, dans la campagne des richesses et des délices terrestres, afin qu'il la cultivât et qu'il la gardât. C'est notre vocation originelle, et nous en conservons tous, quoi que nous puissions faire, je ne sais quel instinct plus fort que nos erreurs, au fond de notre nature. Chaque année, au printemps, le riche habitant des villes sent ces souvenirs se réveiller en lui ; il s'écrie comme Horace ennuyé de la cour d'Auguste : *O campagne, quand te reverrai-je ?* *ô rus, quando te aspiciam?*—et il s'en va demander la santé et la joie à sa maison des champs.—D'ailleurs, à côté de cette exception, il y a l'immense majorité d'un pays qui habite la

campagne d'une manière permanente, et c'est là qu'est le foyer modeste et complet, le foyer qui n'est pas enserré entre des rues et des places, mais qui se rattache à un domaine où la famille, vraiment libre et souveraine, sans avoir à franchir ses frontières, trouve sur son propre sol et par ses propres efforts tout ce qui est nécessaire ou utile à l'entretien et à l'ornement de son existence. Et ici encore il me revient une parole de nos saints livres, parole très simple, mais très originale et très vraie. "Les biens ont été créés pour les bons, *bona bonis creati sunt*. Les commencements nécessaires de la vie humaine, c'est l'eau et le feu, c'est le fer et le sel, le pain de froment et la grappe de raisin, *panis similagineus et botrus uva* ; le lait et le miel, l'huile et le vêtement." Eh bien, tout cela se trouve dans le domaine rural. Il a ses abeilles qui lui donnent la cire et le miel ; il a ses agneaux qui lui préparent le lait et la toison, il se prête à ses alliances de l'homme avec toutes les forces vives déposées par la main de Dieu dans la nature pour le service de la civilisation humaine.

Mais tout cela, je le répète, cette création du domaine rural, ce n'est ni l'affaire d'un jour, ni l'œuvre d'un homme. La terre est comme l'enfant dont je parlais récemment, elle porte les effets du péché d'origine. "Maudit la terre dans l'œuvre de tes mains, elle te produira des ronces et des épines," elle répondra, par sa stérilité et ses révoltes, à tes sueurs et à tes travaux. La terre est une rebelle, une sauvage, elle aussi, et ce n'est qu'après des années d'une longue et laborieuse éducation qu'elle s'assouplit enfin sous la main de l'homme, qu'elle s'améliore et s'élève de l'état de barbarie à l'état de civilisation. Mais que de méditations et d'expérience, que de persévérance il faut dans le chef qui dirige l'exploitation ! de combien d'énergie et de vaillance doivent s'armer les bras qui réalisent ses plans : Ce n'est pas l'œuvre d'un seul homme de faire alliance avec le règne végétal, de planter des arbres et d'en recueillir l'ombre et les fruits, ce n'est pas l'œuvre d'un seul homme non plus de faire alliance avec ces races inférieures à la nôtre, dans lesquelles la Providence nous a préparé de légitimes esclaves, de nécessaires auxiliaires, et, si j'osais le dire, des bienfaiteurs trop méconnus. Les animaux domestiques, qui font partie de la maison, comme leur nom l'indique, et auxquels l'Éternel n'a pas rougi d'établir le pacte qu'il faisait avec sa famille : *pacatum mecum voliscum, et ad omnem animam*

viventem, quæ est vobiscum. Pour élever ces races et les améliorer, pour les associer aux habitudes de la famille rurale, et à tout ce plan de l'exploitation des champs, il faut encore des traditions, des années et des générations.

Eh bien, messieurs, si vous n'y mettez pas cet élément du temps, si vous n'inscrivez pas au front de la propriété rurale, ce grand mot : transmission, héritage, que deviendront ces œuvres ? Et quand l'homme qui les aura entreprises, quand le père de famille se sentira courbé par leur poids plus encore que par celui des années ; quand il sentira frissonner à ses tempes ce qu'on appelle, dans la langue poétique du Midi de la France, les fleurs du cimetière, les cheveux blancs, il regardera ces biens qui vont lui échapper, qui vont être violés par des mains sans pitié, et alors il n'aura plus le courage des larmes ! et la propriété portera dans son flanc un trait dont toutes les enquêtes agricoles, ne la guériront jamais !

Ah ! ces choses, nos paysans les savent, ces sages praticiens, ces savants de l'expérience et de la tradition ! Encore une fois, je ne parle pas contre mon pays, je parle avec lui et pour lui. Je pourrais citer dans telle de nos provinces, sur des montagnes abruptes et fertiles, des races fidèles à leur vieux proverbe : " Il faut que la maison fume ! " Et pour que la flamme sacrée continue de brûler dans la même demeure et par les mêmes mains, ils émigrent au loin dans les grandes villes, afin d'en rapporter une épargne, noble fruit du travail, et de retrouver un jour ce foyer que leur sacrifice a sauvé, ce foyer dont la vue ranime le cœur en même temps que le corps. " Ah ! j'ai vu le foyer, je m'y suis réchauffé ! *Vah ! culefactus sum, vidi focum !* " (Isaïe). — *Le Père Hyacinthe.*

L'AGRICULTURE FRANÇAISE A L'EMPE- REUR.

SIRE, — Une humble fille des champs vous supplie de lui permettre de s'adresser directement à Votre Majesté et de placer toutes ses espérances dans votre auguste sollicitude.

Des avocats empressés ont porté aux pieds du Trône impérial l'expression de mes souffrances. Ils semblent impuissants à indiquer à Votre Majesté les moyens de les guérir. Dans leur empressement précipité ou jaloux, ils sont portés à réclamer des mesures opposées aux intérêts des autres branches de l'économie politique.

— L'agriculture reconnaît, au contraire, Sire, que Votre Majesté doit à tous les mêmes protections, et que la prospérité de l'Empire dépend de l'harmonie de leurs progrès.

— Ne fournit elle pas au commerce et à l'industrie ses principaux éléments ? Ne s'efforce-t-elle pas de produire tout ce qui est nécessaire à l'alimentation des peuples ? Elle ne peut donc être jalouse des immenses progrès réalisés, sans son concours, dans les conditions de l'existence humaine. Elle applaudit aux bienfaits que la vapeur, l'électricité, l'air, toutes les forces de la nature, soumises à l'empire de la science et de l'industrie, accumulent comme à l'envie pour le bonheur de l'humanité.

Tandis que se développent ces sources de bien-être, et avec le goût et le besoin des jouissances, le prix croissant des denrées cause une gêne progressive, et d'autant plus pénible pour les populations que, de toutes, leur sort, au point de vue matériel et moral, tend chaque jour à s'améliorer.

Malgré les efforts de votre gouvernement, malgré la coopération de tant d'hommes intelligents et dévoués, je n'ai pu suivre les autres branches de l'économie publique dans la voie du progrès. Lorsqu'elles s'y avancent d'un pas ferme et rapide, je reste fatalement attardé dans cette voie. A peine ai-je pu faire quelques pas.

ÉPUISEMENT DU SOL.

COMMENT suffire aux emprunts que me font sans cesse les populations des villes de votre Empire, sous forme de grain, de viande, de denrées de toute espèce, si l'on ne me restitue pas des principes fertilisants en compensation des pertes que j'ai faites pour produire ces denrées ? Si, par l'effet du jeu providentiel des éléments de la nature, une restitution partielle des principes de fécondité n'était pas faite à la terre, si les végétaux que je produis n'empruntaient point à l'atmosphère une partie des éléments dont la combinaison assure leur existence, depuis longtemps je serais dans l'impuissance de satisfaire à l'alimentation publique. Un magasin ne peut fournir sans cesse si son approvisionnement n'est pas renouvelé, et il ne faut point oublier, Sire, que la terre est le magasin d'approvisionnement du règne végétal, chargé à son tour d'être le magasin d'approvisionnement du règne animal, et qu'un et l'autre doivent concourir à l'alimentation du genre humain.

La population de ces cités augmente chaque année ; avec elle s'accroît la consom-

mation de mes produits. Cette population ne me rend rien en échange des denrées qui ont épuisé ma richesse.—Sire, il est un coin du globe qui comprend mieux mes intérêts. Chez les Japonais, je n'ai d'autre élément de prospérité que la restitution que le peuple me fait du résidu de son alimentation, car il n'élève et n'entretient aucun animal en vue d'en manger la chair, sa religion lui défendant d'en faire usage. Mais l'anglais humain, précieusement recueilli et habilement employé, suffit pour assurer ma prospérité.

ENGRAIS ANIMAUX.

DAIGNEZ, Sire, prendre en considération ce fait pratique et ordonner que des travaux soient exécutés pour empêcher qu'à l'avenir les éléments de ma prospérité soient enfouis dans des fosses-mortes, dont les émanations et l'humidité viennent, quoi qu'on fasse, vicier l'air, ou soient déversées dans les rivières, dont ils empoisonnent les eaux et nuisent à la salubrité publique. Ces travaux détruiront la cause des épidémies cruelles qui déciment les grands centres de population, où ces foyers pestilentiels sont les plus nombreux et les plus dangereux.—Ma prospérité sera maintenue si, sous forme d'engrais humain, on me rend ce que l'on m'emprunte sous forme de grains, de légumes et de viande.

Des compagnies se formeront, à l'appel du gouvernement, pour entreprendre ces travaux. Dans la plupart des cas, elles se contenteront d'une concession des produits.

A l'expiration des concessions temporaires, les villes trouveront des sources de revenus dans l'exécution de ces travaux dus à l'initiative privée, et qui n'auront rien emprunté à leur budget ni à celui de l'Etat.—Dans les cas exceptionnels, le concours de l'Etat, des départements, des villes, des propriétaires exonérés de certains frais annuels à leur charge en ce moment, suffiraient, sous l'empire d'une loi déclarant ces travaux d'utilité publique, pour en assurer la prompte exécution.

Il ne peut exister de travaux plus urgents ni plus utiles ;—plus urgents, car il s'agit de la salubrité des villes ;—plus utiles, car leur résultat, en assurant ma prospérité, me permettra de fournir en abondance toutes les choses nécessaires à l'alimentation publique. Ces travaux ayant pour but l'intérêt de toutes les classes de la société, occuperont les milliers de bras qui trouvent leurs moyens d'existence dans les grandes entreprises.

La salubrité et la décence publique n'exigent pas moins impérieusement que mon intérêt, que le purin des fumiers cesse d'être répandu, en pure perte, dans les cours et sur la voie publique, et que les rues ne soient plus inondées de liquides infects. Des règlements municipaux, provoqués par une circulaire de S. Exc. le ministre de l'intérieur, mettront fin à cet état de chose préjudiciable à de si nombreux et de si hauts intérêts, si Votre Majesté l'ordonne.

Daignez pardonner, Sire, à la vivacité de mes réclamations et de mes plaintes. Vile des champs, j'en conserve toute la rusticité ; j'ignore l'urbanité du langage des cours et ne sais dire que la vérité.

Je ne suis point jalouse, Sire, des progrès de mes sœurs les autres branches de l'économie publique. J'admire ces progrès, j'y applaudis. Elles ont un agent puissant, la valeur alimentée par la houille. C'est au charbon de terre que l'on doit les changements apportés dans les conditions de l'existence humaine. Mais, Sire, il existe un agent non moins puissant de ma prospérité. Il existe, comme la houille, au sein de la terre, en abondance ; il existe au sein des mers. Cet agent est l'engrais ; ce sont les amendements ; tous les éléments de la fertilité du sol, ces agents sont inépuisables. Pour assurer ma richesse, il suffit de les mettre à ma disposition. Sachez, Sire, que *l'engrais est à la terre ce que la houille est à toute machine à vapeur.*

ENGRAIS MINÉRAUX—AMÉNDEMENTS.

DA terre possède dans son sein des trésors inépuisables de phosphates fossiles, de plâtre, de pierres à chaux, de sablons calcaires. Ces gisements sont plus précieux que les mines d'or et d'argent, car l'abondance du numéraire en amène la dépréciation, mais n'ajoute rien à la vraie richesse qui réside tout entière dans mes productions. Cependant, on excite à la recherche, à la découverte, à l'exploitation des mines de métaux, en promettant des concessions aux inventeurs de ces mines, et l'on ne fait rien pour découvrir, exploiter les sources de la richesse agricole, sources elles-mêmes du bien-être des populations et de toutes les propriétés.—Ah ! daignez, Sire, prendre les mesures nécessaires pour que, le plus tôt possible, les dispositions des articles 13 et suivant de la loi du 21 avril 1810 sur les mines, soient étendues aux carrières de phosphates de calcaires et de toutes matières propres à contribuer à la fertilité de la terre.

Sire, l'engrais est la matière première de tous les produits agricoles. Plus la matière première est abondante et à bas prix, plus les produits peuvent être livrés à bon marché.

La découverte et l'exploitation de ces gisements et carrières en procurera l'abondance ; son bas prix résultera de cette abondance et de l'abaissement des tarifs pour les frais de transport par les chemins de fer, et de la franchise de tous droits sur les canaux, fleuves et rivières. Toutes ces mesures s'enchaînent, se prêtent un mutuel appui, et tendent au même but : la vie à bon marché.

—S'il est à regretter, Sire, que dans ce siècle, nommé souvent, avec raison, le siècle des lumières et du progrès, l'on ait mis pendant de longues années un obstacle à l'importation du guano du Pérou en le frappant d'un droit à son entrée en France, peut-être un arrangement entre le gouvernement de Votre Majesté et celui du Pérou pourrait-il favoriser l'importation de ce précieux engrais pour l'avenir.

Daignez me permettre, Sire, de solliciter de Votre Majesté des primes en faveur de tout importateur d'engrais ou de matières fertilisantes. Le Pérou n'est pas le seul pays d'où nous puissions tirer des engrais ; le Chili nous offre des salpêtres précieux ; les mers de Norwége offrent, sur certains points, une abondance de poissons telle qu'on les puise à souhait pour les faire sécher, les réduire en poudre grossière et les livrer au commerce sous le nom de guano de Norwége. Ces primes seraient, comme les primes accordées pour la pêche à la morue, un puissant encouragement pour la marine. Celle-ci pourrait, en allant chercher ces éléments de fertilité du sol, exporter dans les pays étrangers les produits du commerce et de l'industrie, qui se trouveraient ainsi favorisés par cette même mesure.

Permettez, Sire, que je continue à déposer humblement mes plaintes aux pieds de Votre Majesté, et que je la supplie de me donner cet agent qui est à la terre ce que la houille est à toute machine à vapeur.

L'eau de mer, les sels qui ont servi à conserver la morue, seraient pour moi de puissants éléments de prospérité, et l'on m'en prive sous de vains prétextes. L'abaissement du prix du sel de cuisine, l'élévation du prix des combustibles ne permettent pas de fabriquer avec profit du sel avec l'eau de mer. Il est impossible de faire emploi, en cuisine, du sel qui a servi à préparer la morue. Daignez donc ordon-

ner que, sans entraves, les agriculteurs puissent faire usage de ces sels et de l'eau de mer. Celle-ci, employée à arroser les fumiers, en accroîtra la puissance. Elle pourra être transportée sur les chemins de fer à prix réduit et développer la fertilité sur des points assez éloignés du littoral.

La plupart de ces mesures, Sire, peuvent être prises sans délai, et venir témoigner de votre haute sollicitude pour les intérêts du pays tout entier.

Partout où l'engrais fait défaut, je languis. Ma souffrance est en raison de la rareté des engrais ;—ma prospérité en raison de leur abondance. L'engrais est le premier et le dernier mot du progrès agricole. L'abondance de l'engrais peut doubler le défrichement du sol, ce qui équivaldrait à doubler l'étendue du territoire français.

En mettant, à peu de frais, des engrais à la portée des cultivateurs, ce résultat sera promptement obtenu. Cet engrais est, comme la houille, à la disposition de l'homme au sein de la terre, il s'y trouve non moins abondamment ; il se trouve causé dans la mer—il est à sa disposition dans les cités. Que l'homme se rappelle cette devise : *aide toi, le ciel t'aidera* ; l'appliquant à la marche du progrès agricole, bientôt ce progrès sera en harmonie avec ceux des autres branches de l'économie publique ; l'humanité jouira alors d'une somme de bien-être jusqu'ici inconnue.

AMELIORATION DES VOIES DE COMMUNICATION.

AI eu l'honneur d'exposer à Votre Majesté que le prix de la matière première, en agriculture comme en industrie, règle celui des produits. Or, les frais de transport exercent une grande influence sur ce prix.

Il faut donc en conclure, Sire, que l'amélioration des voies rurales amenant une diminution dans le prix des transports, contribuera à l'abaissement du prix des denrées. Ma tâche sera facilitée et je pourrai résoudre en faveur des peuples le problème tant de fois agité de la vie à bon marché.

L'achèvement des chemins vicinaux ordinaires, l'établissement des chemins de fer de grande communication, l'amélioration des chemins ruraux contribueront à faire atteindre ce résultat. Les chemins ruraux pourront être améliorés à l'aide de travaux au compte des intéressés réunis en syndicat. Les travaux d'art pourront être mis à la charge de l'Etat et des départements. Par-

donnez moi, Sire, d'insister sur les principales causes de mes souffrances. Mon intérêt est l'intérêt de tous.

ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

NÉ autre cause de l'infériorité de mes progrès, est l'absence d'instruction professionnelle chez ceux qui me consacrent leur existence. Ordonnez, Sire, que chaque instituteur primaire se fasse autant que possible professeur d'agriculture, que l'enseignement agricole soit donné dans les classes d'adultes. A l'exemple de de l'honorable M. Morirre, professeur à Caen, les professeurs d'agriculture des Facultés ne pourraient-ils pas donner des conférences agricoles dans les chefs-lieux des arrondissements du ressort de leur université, et publier les résumés de leurs conférences ?

SERVITEURS RURAUX.

E'ÉGALITÉ devant la loi est le premier des principes du droit français. Cependant, Sire, le Code qui porte votre nom contient une disposition en opposition avec ce principe.

L'art. 1781 du Code Napoléon ordonne au magistrat, en cas de contestation entre le maître et le domestique, au sujet de la quotité des gages et des comptes payés, de croire le maître sur son affirmation, sans égard aux déclarations du serviteur. Je supplie Votre Majesté de vouloir bien faire cesser cette anomalie, cette exception humiliante au principe de la première égalité, de la seule qui puisse même en quelque sorte exister. Mais, permettez-moi d'appeler toute l'attention de Votre Majesté sur la nécessité d'étendre à l'ouvrier domestique agricole la mesure obligatoire du livret. Sans cette mesure, le chef d'une exploitation est à la merci des gens qu'il loge, qu'il nourrit et qu'il paye. Cette impossibilité pour le maître d'obtenir l'exécution des engagements pris par ses serviteurs, est une des causes de mes souffrances.

Les intérêts de ceux qui me consacrent leur vie sont les miens, daignez donc me permettre, Sire, d'appeler l'attention de Votre Majesté sur les mesures les plus propres à donner une légitime satisfaction à ces intérêts.

CAISSES D'ÉPARGNES.

DES caisses d'épargnes établies seulement aux chefs-lieux des départements et des arrondissements ne peuvent faire profiter de leurs bienfaits les cantons éloignés. Les populations rurales ont les mêmes droits, Sire, à

vos sollicitudes que celle des villes. Permettez que je réclame, en leur faveur, la création d'une caisse d'épargnes dans chaque chef-lieu de canton.

SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS.

LE même motif me fait prier Votre Majesté de vouloir bien ordonner qu'une Société de secours mutuels soit établie entre les agriculteurs de chaque commune, afin qu'ils puissent jouir des bienfaits de ces institutions si justement appréciées par les populations des cités.—Celles-ci jouissent de bibliothèques, et les campagnes en sont malheureusement privées. Puisse la création des bibliothèques communales et scolaires, mettre les habitants des champs à même de s'instruire et de grandir en moralisation !

FABRICATION DU SUCRE DE BETTERAVES A MONTREAL.

DEJA un certain nombre de nos cultivateurs les plus intelligents du voisinage de Montréal nous ont donné leur concours dans la création d'une fabrique de sucre de betteraves, en s'engageant à cultiver sur leurs domaines une certaine étendue de betteraves à sucre. Comme plusieurs journaux ne possèdent pas les faits de cette entreprise nouvelle, nous croyons devoir les établir de manière à ce qu'il n'y ait plus d'erreur à leur sujet.

Dès l'automne dernier, nous faisons des démarches auprès de M. Molson, qui possède une raffinerie de sucre pour l'engager à fabriquer du sucre de betteraves. M. Molson, tout en approuvant le projet, croit devoir l'ajourner à quelques mois, vu que sa raffinerie n'est pas encore parfaitement organisée. Plus tard, nous nous adressâmes à M. Rodpath, qui a fait une brillante fortune avec sa raffinerie de sucre. Ce monsieur ainsi que M. Drummond, le directeur de la raffinerie, avaient depuis longtemps l'intention de tenter la fabrication du sucre de betteraves à Montréal. Jusqu'ici, ils avaient été arrêtés par l'impossibilité où ils étaient de faire cultiver une quantité suffisante de betteraves à sucre dans le voisinage de Montréal à un prix raisonnable.

Nous nous engageâmes à faire disparaître cet obstacle en nous rendant responsable pour les 2,000,000 livres de betteraves nécessaires à un essai sur une grande échelle. En conséquence, nous nous sommes adressés aux cultivateurs voisins de Montréal pour les engager à cultiver la

betterave, en leur donnant \$4 par tonneau, le prix que nous recevons nous-mêmes, outre la semence.

Le trouble et la responsabilité que nous nous imposons sont considérables, mais nous aurons la satisfaction grande d'avoir contribué pour notre large part à la création d'une industrie, appelée à révolutionner l'agriculture canadienne par ses excellents résultats. La culture de la betterave est essentiellement améliorante par les engrais et les façons qu'elle exige. Aussi, partout où elle s'est propagée au moyen de l'industrie sucrière les produits du sol ont de suite quintuplé.

Que la fabrication du sucre de betteraves réussisse à Montréal, l'automne prochain, comme nous avons tout lieu de le croire et bientôt dans chaque village, nous verrons se construire une fabrique pour obtenir de la betterave le sucre brut, sous forme de cassonade. Cette cassonade facilement transportée sera ensuite raffinée à Montréal et dans les grands centres. Lorsqu'on réfléchit que la France a exporté en Angleterre l'an dernier 100,000,000 livres

de sucre de betteraves, et a suffi à sa propre consommation, nous pouvons tout espérer de l'avenir de cette fabrication en Amérique.

La betterave donne du jus, du sucre, de l'alcool, des melasses et de la pulpe. Le rendement en jus est comme suit :

Selon Koegler, 70 pour cent de betteraves
 " Boussingault, 65 pour cent de betteraves.
 " Larolle, 77 pour cent de betteraves.

Le rendement en sucre avec les meilleures variétés de betteraves contenant 10 à 15 par cent de sucre cristallisable n'exède pas 8 par cent. En France, 5 pour cent sont considérés une bonne moyenne.

Selon Boussingault, 41 pour cent de betteraves.
 " Goeritz, 51 pour cent de betteraves.
 " Larolle, 6 pour cent de betteraves.
 " Payen, 51 pour cent de betteraves.

5,270,000 livres de betteraves manufacturées dans le voisinage de Lille ont donné 289,214 livres de sucre ou 5½ pour cent à peu près. Le rendement en alcool dans les distilleries est de 4 pour cent. Le rendement en pulpe, après avoir été soumise à la presse hydraulique pour en extraire le jus, est de 40 pour cent de la betterave manufacturée.

TRAVAUX DE LA FERME.

TRAVAUX DU MOIS.



CETTE époque de l'année agricole, le cultivateur soigneux doit se préparer aux travaux du printemps. Réparer les instruments aratoires, en acheter de nouveaux, surtout les instruments perfectionnés destinés à économiser la main-d'œuvre. Au nombre de ceux-ci sont la houe à cheval et le butteur, tous deux essentiels aux cultures sarclées. Les râteaux à cheval, les machines à moissonner ne sont pas moins importants et se généralisent tous les jours. Il ne faut pas négliger non plus le transport des fumiers dans les champs. Les cultivateurs qui ont adopté la fabrication des engrais accumulés sous le bétail ont non-seulement l'avantage de fabriquer un excellent fumier, mais encore celui de pouvoir le transporter pendant la saison du chaumage et d'éviter ainsi la perte d'un temps précieux. Le charroi du bois de la forêt se continue pour tous ceux qui n'ont pas profité des premières neiges pour accumuler les provisions de l'hiver et de l'été prochain. Heureux le cultivateur qui a abattu son bois de chauffage pendant l'été précédent, car le bois desséché pèsera de moitié moins à l'époque du charroi et ses

attelages fatigueront d'autant moins dans les transports. Les battages doivent être terminés dès longtemps, cependant si quelques germes sont encore à battre, il faut se hâter d'en finir et conduire au marché les grains à vendre. Les machines à battre sont maintenant généralement répandues dans toutes nos campagnes. Le fléau pour le petit cultivateur seul, doit être recommandé, car dans notre pays où les saisons sont courtes, où la vente des produits se fait avec tant d'avantage l'automne, au moyen de la navigation, la machine à battre est essentielle.

FABRICATION DU SUCRE D'ERABLE.

L'Erablière.



VANT tout il faut apporter le plus grand soin à l'entretien des érablières, en enlevant ceux qui seraient atteints de chancres, mal conformés, ou trop près les uns des autres et se nuiraient mutuellement, tout en rendant la circulation difficile. Toutes les jeunes pousses superflues doivent être rigoureusement coupées ou arrachées ainsi que les arbres d'essences différentes. Cet entretien de l'érablière est de rigueur pour tous les cul-

titivateurs qui obtiennent les plus beaux résultats.

Chaudières.

Les auges en bois ont plusieurs inconvénients qui les ont fait abandonner pour les chaudières. Les auges donnent un mauvais goût à l'eau d'érable, facilitent son évaporation par le moindre vent et reçoivent toutes les feuilles qui tombent de l'arbre. Ces auges sont de plus en plus mauvaises à mesure qu'elles vieillissent lorsqu'elles ne sont pas écartées. La fabrication des chaudières de fer blanc est très facile et peut se faire par les cultivateurs eux-mêmes pendant le mois qui commence. C'est ainsi que M. Girard s'est pourvu de 1200 chaudières pour sa sucrerie. Elles sont de différentes grandeurs selon la grosseur de l'arbre, en sorte qu'il est facile de les empacter les unes dans les autres. Ces chaudières lui reviennent en moyenne à 5 cents tout compris. Elles sont longues et étroites pour éviter les défauts que nous avons signalés pour les auges et sont fixées à l'arbre par un clou.

Goutières.

Elles se font généralement en bois, mais nous recommanderions de les faire en fer blanc. On peut employer à cela les retailles des chaudières, coupées trois ou quatre pouces de longueur et un pouce et demi de largeur à un bout et un pouce à l'autre. Le bout le plus large est affilé sur la meule puis façonné en forme de gouge au moyen d'un maillet et de deux bois durs dont l'un est creusé en goutière et l'autre arrondi, de manière à s'ajuster; ces goutières sont enfoncées dans l'écorce au marteau.

Charroi de l'eau d'érable.

Il se fait avec une voiture et un tonneau traînés à bras ou par un cheval. Le charroi à bras est trop fatiguant et trop long et si la sucrerie est bien entretenue et nette de toutes broussailles, un traîneau étroit pourra facilement circuler dans toutes les directions. Près de la cabane à sucre est un immense tonneau servant de réservoir et muni d'un robinet garni d'un petit tuyau débouchant dans les chaudières à évaporer de manière à les entretenir continuellement par un petit courant de sève.

Appareils à évaporation.

Généralement on emploie des chaudières soit en fonte soit en cuivre. Le fer noircit le sucre et doit être faïencé pour donner un bon résultat; les chaudières en cuivre doivent également être étamées. Les chaudières sont placés au milieu de la cabane et

dans ces circonstances il faut beaucoup de bois pour obtenir l'ébullition. Il serait plus économique d'employer quelques briques, même à sec, à construire une espèce de canal recouvert par trois chaudières. Le premier recevrait le plus gros feu et le reste de la chaleur serait utilisé au profit des deux autres avant d'arriver à la cheminée ou au tuyau destiné à donner du tirage à cette espèce de fourneau et à donner un passage à la fumée. La conduite de ces trois chaudières demande une attention toute particulière. L'eau d'érable est d'abord versée du réservoir dans le premier chaudière placé près de la cheminée et le plus éloigné du foyer. Ce chaudière est le plus grand et doit être continuellement rempli. Il reçoit un peu de chaux puis on enlève les écumes à mesure qu'elles se présentent à la surface. Après que la sève a été quelque peu concentrée, elle est versée dans le second chaudière, dont les écumes sont jetées dans le premier. Arrivée à une consistance sirupeuse, l'eau d'érable est enfin transversée dans le dernier chaudière après avoir passé à travers des sacs de flanelle placés au-dessus. Les tissus de laine, s'ils sont neufs, devront être ébullitionnés à plusieurs reprises, lavés et séchés à l'air libre, autrement ils communiqueront au sucre une saveur très-désagréable. Là le sirop est amené à une concentration convenable pour la cristallisation.

Aux États-Unis on emploie avec succès, pour évaporer l'eau d'érable, de grands "bacs," faits avec une feuille de tôle de huit pieds sur quatre clouée sur deux montants, formant côtés, en madriers de huit pieds de longueur sur six pouces de hauteur et arrondis à leurs extrémités. Ce "bac" forme le dessus d'un fourneau bâti en mortier et de trois pieds de largeur seulement, de manière à laisser six pouces de chaque côté pour appuyer le "bac." A un bout du fourneau est un tuyau servant de cheminée, donnant un tirage suffisant, à l'autre bout est le foyer. A un coin du "bac" se trouve un robinet pour laisser couler le sirop dans le chaudière où se fait le sucre. Avec cet arrangement l'évaporation marche avec une vitesse étonnante et avec une grande économie de combustible; nous le recommandons tout particulièrement à nos cultivateurs, vu qu'il donne de magnifiques résultats chez nos voisins.

Fin de la Campagne.

Laver avec soin tout l'outillage et le mettre en sûreté; mettre les goutières et les clous de côté, non seulement afin qu'ils

servent l'année suivante, mais encore pour ce que l'arbre après l'abatage n'ébrèche pas les haches ou les scies.

NOUVELLES PATATES RESISTANT A LA POURRITURE.

M. le Rédacteur,

 L y a six ou sept ans, je fus frappé des éloges que les journaux agricoles américains d'alors faisaient des nouvelles espèces de patates obtenues par un M. Gooderich, ministre anglican et surintendant d'un hospice d'aliénés à Utica, N.Y. Ce monsieur était

convaincu qu'en obtenant de nouveau la patate de l'Amérique du Sud, d'où ce tubercule indispensable nous est d'abord venu, et en la cultivant par la graine, on obtiendrait de nouvelles espèces, plus productives et moins sujettes aux maladies, qui, tous les ans, nous enlèvent une si grande partie de la récolte de ce légume. Dans le but de prouver sa théorie, il fit venir à grands frais, et non sans trouble, une petite quantité de patates de l'Amérique du Sud, du Chili je crois. Les rapports qui ont paru sur ces essais nous disent tous les efforts qu'il lui fallut faire pour s'assurer enfin quelques patates telles qu'il les désirait. C'est avec celles-ci qu'il commença ses essais; mais pendant plusieurs années les résultats furent des plus incertains. La culture par la graine lui donnait des espèces presque innombrables, mais dont la majorité ne valait pas grand' chose, et il paraît certain que pour obtenir enfin cette variété qu'il a nommé "Garnet Chili," il lui fallut essayer et rejeter pas moins de 500 variétés. Cette espèce fut d'abord essayée dans l'Etat de New-York, puis se répandit ensuite très rapidement, et les rapports qui nous viennent de partout, prouvent sans aucun doute, que par ses travaux pour améliorer ce tubercule, M. Gooderich mérite d'être considéré comme un des bienfaiteurs de l'humanité. En effet, cette espèce qui est d'une excellente qualité, est des plus productives; mais ce qui la distingue surtout, c'est qu'elle a été exempte jusqu'à présent de la maladie sur les patates.

Variété "Garnet Chili."

Je fis venir une petite quantité de patates de cette espèce, ainsi que d'une autre variété dont on faisait alors des louanges, mais que je fus obligé de rejeter après deux ans d'essai. Je ne vous dirai pas combien cette importation m'a coûté. Je craindrais de scandaliser plusieurs de vos lecteurs;

cependant je n'ai pas eu raison de regretter ce que mes amis appelaient alors—mon extravagance. Dès la première année le minot semé me donna trente-cinq minots de magnifiques patates parfaitement saines. Encore ce minot de patate quand il fut *égermé* ne faisait-il tout au plus trois gallons de semence. Cependant comme je ne les avais reçues et semées que vers le 12 juin, elles ne mûrirent pas, et je ne pus, cette année là, juger de leur qualité. L'année suivante j'en semai dix minots, qui produisirent 300 minots mesurés, d'une excellente qualité.

Cette espèce est de belle forme, presque ronde, la chair parfaitement blanche et la peau rose, mais tellement mince, qu'au toucher avec l'ongle elle se détache et laisse voir la blancheur de la patate. Cuites elles sont plus blanches qu'aucune espèce que je connaisse et fleurissent avant qu'elles soient parfaitement cuites. Elles sont aussi très-grosses sans que l'on trouve ordinairement deux minots de petites patates par 100 m.

Pendant trois ans et jusqu'au printemps dernier, j'ai cessé d'en cultiver d'autres espèces, et je n'ai pas eu raison de le regretter. Mais ce qui rend cette espèce supérieure à toute autre que je connaisse, et j'ai essayé au-delà de trente variétés, c'est qu'elles ont été cultivées sous toutes espèces de circonstances et dans tous les sols, et que partout elles se sont sauvées de la maladie qui fait tant de ravages. Chez moi, et je puis avoir le témoignage de tous ceux qui ont travaillé à leur récolte depuis que je les cultive, nous n'avons pas encore trouvé, ni sur la terre, ni dans la récolte, une seule patate gâtée de cette espèce. Il est vrai que le terrain est très favorable à cette culture; mais avec d'autres espèces, souvent nous perdions une proportion très-considérable de la récolte. Et nous les avons toujours conservé jusqu'au printemps avec le plus grand succès.

Mais vous verrez bien par les certificats que j'inclus, que le même résultat a été obtenu dans des terres fortes et mouillées, où l'on avait depuis longtemps cessé de cultiver ce légume, et cela, non pas dans un seul endroit, mais dans les différentes parties du pays. Et pour vous, M. le Rédacteur, qui avez vu le résultat de cette culture dans les rapports des Etats-Unis et du Haut-Canada, ces faits ne vous étonneront guère, et j'espère qu'avant longtemps elles seront cultivées généralement dans les différentes parties du Bas-Canada.

Je me proposais il y a deux ans de vous

donner le résultat de mon essai, et j'allais le faire quand je fus appelé sur la frontière de Niagara; l'excitation du service militaire et la distance me firent remettre mon projet à l'année suivante, mais vous connaissez le proverbe, et l'année suivante nous voyait tous dans une excitation plus grande et pour cause, et mes cultures durent encore être négligées et le projet de faire connaître la nouvelle espèce de patates fut oublié. Je crains bien maintenant que mes cultures aient à se soigner sans que je puisse les voir de près, mais j'aurais cru manquer à mon devoir en ne donnant pas au public le résultat de la culture d'une variété qui assure une récolte aussi abondante et de bonne qualité.

Variétés "Early Gooderich," "Gleeson," et "Harrison."

J'aurais dû mentionner que le Rev. M. Gooderich ne s'est pas contenté de son premier succès, mais qu'il a continué ses essais jusqu'à sa mort et qu'il nous a laissé plusieurs autres variétés recommandables sous bien des rapports; entr'autres une espèce appelée "Early Gooderich," une autre "Gleeson" et une troisième "Harrison," qui toutes trois ne sont connues que depuis quelques années, mais qui promettent de magnifiques résultats. Je me contenterai de vous dire que quatre minots de ces trois espèces que je fis venir au printemps dernier m'ont donné 120 minots mesurés d'excellentes patates. Si je puis suivre leur culture l'année prochaine, je tâcherai de vous donner plus de détails sur ces nouvelles espèces.

EDW. BARNARD.

Montréal, 23 février 1867.

Les expériences faites par notre correspondant sont fort intéressantes, et nous le remercions d'en avoir fait part au public agricole dans notre "Revue." M. Boa a publié également dans notre journal une série d'essais faits dans le même but, avec des graines de patates, et avec un résultat à peu près analogue. Nous avons donc une confiance entière dans la semence dont M. Barnard dispense aujourd'hui, et nous n'hésitons pas à la recommander. Nous publierons dans notre prochaine "Revue" les attestations que M. Barnard nous adresse.

LA SEULE BONNE MANIÈRE DE FAIRE LA POTASSE.



M. DELPHOS, de St. Paul de Chester, nous adresse la communication suivante sur la manière de faire la potasse. M. Delphos est depuis plusieurs années fabricant et exportateur de potasse. Personne ne s'y connaît aussi bien

que lui.

1o Mettez des morceaux de bois au fond de la cuve qui doit recevoir la cendre.

2o Recouvrez le bois d'une couche de paille d'avoine d'environ trois à quatre pouces d'épaisseur.

3o Sur la paille répandez environ un demi minot de chaux.

4o Remplissez la cuve de cendre, sans trop la fouler.

5o Arrosez tranquillement afin qu'il ne se fasse pas de cours d'eau à travers la cendre, mais que l'infiltration soit égale partout.

6o Nettoyez avec soin, les vaisseaux qui doivent recevoir le lessis.

7o Prenez le lessis, mettez-le dans la bouilloire et faites bouillir à un feu lent et continu.

8o Quand le lessis aura bouilli pendant un certain temps, il gonflera, et au-sitôt qu'il aura cessé de gonfler, l'opération de la fonte devra commencer: alors chauffez à un feu très ardent; faites rougir la chaudière; quand le liquide aura pris la consistance de l'huile, l'opération sera terminée, vous aurez de la potasse.

9o Tremper la potasse dans des chaudrons pour la faire refroidir.

10o Quand elle est refroidie, videz et mettez en quarts.

L'Union des Cantons de l'Est a affirmé dernièrement qu'en la vidant la bonne potasse se fend en quatre. Ceci est une erreur contre laquelle il faut mettre le public en garde. Le fait que la potasse se fend ou ne se fend pas ne veut rien dire. Il y a de la potasse de première qualité qui ne se fend pas du tout. Le bon potassier connaît, au simple coup d'œil, la qualité de la potasse.

HORACE DELPHOS.

.St. Paul de Chester, 25 jan. 1867.

L'AGRICULTURE POPULAIRE PAR BUJAUT.

LA BELLE HISTOIRE DU DIABLE LABOUREUR.

LU village du journal, tout le monde vise au fumier, c'est qu'il y a toujours à prendre après.—La culture est dans le fumier, disent nos laboureurs; la soupe n'est bonne à l'eau claire, faut la potée de lard; grassoins la soupe, fumons les champs, c'est la manière.

Bah! bah! dit Rococo, je suis pour les potées de lard et non pour le fumier.—Je ne veux que le fumier d'alouette.

Il est bon, reprend M. Routinet, ôtant son peçon; mais pardonnez, grand diable de laboureur d'enfer, illustre Rococo, général infernal, excusez, j'en ai découvert un autre... Lequel donc?... Le fumier de chien.... Ah! je l'adopte; ce sera le fumier des routiniers... 4 à 5 douzaines de ces animaux suffiront dans une ferme....

De suite ils font des brancards, placent dessus Courtibus et l'Embrouillé, Coutumet, Bredouillart et Vizenlair. Ils les portent en triomphe, s'en allant et criant: V'là les laboureurs, les bons cultivateurs, les amis du diable et des diabolins.

D'OU VIENNENT LES CABARETS ET LES MARCHES.

ARTOUT où passait Rococo, il établissait des cabarets.—Mais en telle quantité, que c'était pitié.

Venant après lui, nous lisions: Cabaret de Rococo, cabaret de Fretillon, cabaret de Routinet, cabaret de gourmands, cabaret de fainéans, cabaret du diable d'enfer.... Dans chacun il y avait une affiche portant: un bon ivrogne boit dans dix cabarets par jour.

Ces cabarets se réunissaient, demandaient des forces.—Rococo les accordait toujours pour cause, l'une pour vendre la poule qui avait la pépie, l'autre pour la brebis galeuse; celle-ci pour le petit cochon ladre, celle-là pour le cheval borgne, beaucoup pour les bêtes à chagrin.... Mais toutes pour les ivrognes et les fainéans.—C'était écrit dans la pancarte.

Quelques-unes avaient de grands privilèges; on les nommait foires de Taribara, ou Trompe-qui-peut.—Les fripons s'y rendaient pour duper les braves gens.

Il accordait aussi des marchés à qui en voulait, pourvu que 3 douzaines d'ivrognes promissent de s'y souler toutes les semaines; —et la promesse ne manquait.

Il disait ensuite, dans son conseil: Je

taille de la besogne aux gens du journal; ils seront fins s'ils détruisent les cabarets, foires et marchés.—Raison il avait; il en reste bon nombre, tous à la Rococo, dont Maître Jacques a le mal de tête.

VOYAGE EN PAYS DIVERS.

LY avait déjà 128,735 personnes au village de Tauché; mais plus ou moins, s'entend. Car ceux qui ont compté peuvent s'être embrouillés.

On attendait maître Jacques et le père Abraham.... Ils sont vieux, un petit malades, dit Franck, et viendront tard. Voulez-vous, en attendant, que je vous conte une histoire?... Oui vraiment.

Je suis grand voyageur, dit le petit. Un jour l'envie me vint d'aller au bout du monde voir ce qu'on y fait.—Je pris la petite mule grise de mon grand père, mis cinq pièces de dix sous dans mon gousset; dans une poche la moitié d'un fromage, un morceau de pain dans l'autre, et je suis parti.

Tu ne devais aller loin avec ça, dit Babiolet.... J'avais, répond Franck, 100 journaux de chaque année dans mon bissac, je comptais dessus et n'avais tort.

J'allais, j'allais tout droit devant moi; c'était le moyen d'arriver au bout du monde.—Quand j'avais besoin d'argent, je vendais un journal 150 à 200 francs.—A peine les achetez-vous; vous ne les gardez jamais. C'est qu'ils parlent contre la routine et le cabaret; ça vous fait honte.

Enfin, je traversai tous les pays, toutes les nations. Ensuite les déserts, forêts, montagnes et rivières; ne trouvant que des loups, des ours, tigres, lions, serpens et lézards gros comme des barriques. Je me battais tous les jours avec eux; ils finirent par manger ma pauvre mule, pendant que je dormais la nuit sur un arbre.

Me v'là marchant le sabre à la main, tuant tout ce qui m'attaquait, mangeant des cotelettes de tigre, des pattes d'ours, gigots de lion, oreilles d'éléphant et têtes de loup.—Il y a quelque chose de meilleur; mais à qui a faim tout est bon.

J'arrive enfin au bout de la terre et vois la mer. Sans doute que je suis au bout du monde, me dis-je.—J'entends un homme qui se désolait; je vais à lui.—Comment te nommes-tu?... Rabistoc, dit-il.... D'où es-tu?... Du pays de Matapon.... Où est-il?... Là-bas, bien loin, au milieu de l'eau... Comment es-tu venu?... Je pêchais de petits poissons dans la rivière de Bricabr: e

ot je me suis endormi. Le vent, le courant ont jeté ma barque à la mer et me voilà... Où est ta barque?... Tout près, attachée à un arbre.

Puis mon gaillard criait, disant : je suis perdu, je ne verrai plus Matapon !

De suite je grimpe sur une montagne et vois ce pays. Console-toi, lui dis-je, en revenant ; je te conduirai dans ton île.

Je coupe, avec mon sabre, un arbre creux, je le fonce et le rempli d'eau. Je tue deux ours et trois sangliers ; prends tout ce qu'il y avait de curieux dans le pays des féroces. (C'est ainsi que je le nommai, à cause des mauvaises bêtes.)

Nous v'là partis. Nous restâmes trois semaines sur la mer, ni plus ni moins ; et descendîmes enfin à la ville de Popaya, et vîmes écrit sur la porte :

PAYS DE MATAPAN.

MOUS vendîmes tout ce qui venait des *Féroces* au poids de l'or, et partagâmes. Rabistoc ne se sentait d'aise, il était riche à ne jamais manquer ; du moins il le croyait.

Que vis-je, mes amis, dans ce pays-là ? des fainéans, des ivrognes, des entêtés, des routiniers, quelques bons laboureurs, tout comme chez nous. Toujours des gens malheureux par leur faute : partout on sait ce qu'il faut faire, on ne le fait pas.

Un matin, j'entends grand bruit. Viens me dit Rabistoc, la porte s'ouvre aujourd'hui, nous serons en joyeuse compagnie. Arrivé devant un cabaret, sur la grande place de Popaya, je vois beaucoup de jeunes gens, des hommes mariés, quelques vieux laboureurs ; en tout 20 mille et plus — Ils avaient tous un petit d'argent. L'un avait vendu sa *goulle* de *benasse*, l'autre ses bœufs, l'autre son lit, beaucoup tout ce qu'ils avaient.

Nous v'là partis... Où allons-nous, demandai-je à ces gens ? Tu le sauras, répondait-on.—Après trois jours de marche dans un beau chemin, nous arrivâmes à une grande muraille de 500 pieds de haut et 200 de large. Je vois une grande porte, dessus était écrit :

PAYS DE COCAGNE.

A porte s'ouvre et nous entrons.— De suite on écrit notre âge, nos noms, nos signalemens ; puis, on compte notre argent. Cela fait, nous fûmes libres.

Je fais 5 à 6 pas, et vois un arbre couvert de boudins... Qu'est-ce que c'est, demandai-je?... L'arbre aux

boudins, me dit-on... Est-ce bon?... Goûtes-en, et tu le sauras.

J'en cueillis un, on le fit griller. Jamais personne n'a rien mangé de meilleur.

A côté, l'arbre aux endouilles ; puis les arbres aux poulets, aux canards, aux oies, aux perdrix, aux bécasses, cailles et oisillons. Tous ces oiseaux étaient pendus par le bec, faisaiet aller leurs ailes et poussaient tous les jours : c'était charmant.

Me promenant curieusement, je voyais un arbre aux lièvres, un autre aux lapins, aux cochons de lait, aux cochons gras, aux veaux, moutons, bœufs et vaches ; on venait traire les vaches, soir et matin.

Et le froment, demande un de nos laboureurs... Il n'en manquait pas, dit le petit. C'était un arbre de 6 à 7 pieds de haut, couvert de grains de la tête aux pieds. Les grains étaient gros comme un œuf d'oie ; en cassait la coque, et dedans une farine blanche comme la neige. Puis, chaque semaine une récolte.

Si j'avais de cette graine, dit M. Routinet j'en sèmerais ; le froment de Cocagne me paraît bon, ce pays me conviendrait fort.

De vieux laboureurs de Matapan étaient venus là pour se reposer ; ils vivaient tranquillement, dépensaient peu, mangeant de la miché.

La jeunesse faisait bombance spirituelle, n'avait qu'un métier, celui de manger, boire, et danser avec les filles du pays de Cocagne. — Vie qui curait le gousset.

Les gens du pays de Cocagne étaient toujours armés, montant partout la garde. On appliquait 500 coups de fouet à qui cueillait un lièvre, une poule, une carpe, une bouteille, etc., etc.—Ils étaient tous cabaretiers et gargotiers (mauvaise race), faisaient politesse et bonne mine à qui avait de l'argent, puis sottise et grimace à qui en manquait.

Tous les jours on jugeait, on renvoyait les gens ruinés. Je vis passer Rabistoc, avec deux ou 300 autres, que des soldats conduisaient. Je les suivis... Où est la bourse, demandait le juge à chacun... Plate comme punaise, répondait l'un... Dans la poche des gens de Cocagne, disait l'autre.

Hors d'ici ! reprenait le juge.—Qui a tout mangé n'est bon à rien.—Hors d'ici ! Capitaine ! fais ton devoir.—Hors d'ici, canaille !—Hors d'ici, gens sans argent ! Hors d'ici ! (propos de cabaretiers).

Je me fourre dans la bande et chemine avec elle, traversant d'affreux pays. V'là un rocher de 300 mille pieds de haut, taillé à pic, avec grande porte de fer ; dessus était écrit :

PAYS DE MISÈRE.

LE capitaine frappe trois coups à la porte, appelle trois fois: Misère! Misère!—La porte s'ouvre et nous entrons.

Le pays de misère est grand et fort peuplé, mes amis: il y a plus de monde qu'on ne croit.—J'y trouvais force laboureurs, routiniers, journaliers, domestiques, maçons, cordonniers, tailleurs de pierres, des garçons rouleurs de tout état, en pile et par millions. Qui t'a conduit-là, demandai-je à chacun?... La bouteille, disait l'un... Le cabaret, disait l'autre.

Enfin toujours on répondait: c'est la bouteille et le cabaret.—Toute ruine commence par là, me dit un vieillard; l'ivrogne ne songe qu'à boire; il devient joueur et fainéant. S'il travaille, c'est pour le cabaretier, petit à petit il vend tout ce qu'il a, et tombe en pays de Misère, où je suis venu par ma faute.

Ces femmes et ces enfants, pourquoi sont-ils là... A cause du cabaret... Est-ce qu'ils buvaient? Non; mais le père était ivrogne, il a tout mangé, et la famille est tombée en pays de Misère, où je suis par ma faute.

Tous ces gens étaient égouillés, couverts de vermine, mangeant ce qu'ils trouvaient, sauterelles, guêpes et serpents. Ils passeront-là leur pauvre et chétive vie.—On ne se ruine qu'une fois; mais pour longtemps.

J'ai vu (et frémis d'y songer), j'ai vu Misère et ses misérillons, battant des légions de malheureux, les traînant par les cheveux, et les jetant vivants dans le pays de la Mort.

Pauvre peuple qui te tirera du vice? Jeunes gens, mes amis, croyez-moi, je ne ments pas. Cette histoire est véritable; j'ai vu ce que je vous dis.

Maudits cabarets! C'est vous qui peuplez le pays de Misère, qui ruinez le peuple, qui faites le malheur des pauvres femmes et des enfants.—Cabarets du Diable! cabaret d'Enfer! cabarets de Misère! Si j'y entre jamais, qu'on me pendé en sortant. Cette histoire est longue comme un chemin, continue Franck, je la finirai l'an prochain.

VOYAGE DANS LA LUNE.

COUTEZ, mes amis, dit Franck.—Vous croyez peut-être que je fais des contes?... Il y en a bien qui le disent, répond-on... On a tort, reprend le petit.—Les cabarets ne sont-ils pas une invention du diable?... Ça pourrait-être...

Est-ce que le pays de *cocagne* ne mène pas au pays de *misère*?... Oh! c'est certain.

Vous voyez donc que je dis la vérité.—Voici une petite histoire qui est encore vraie.—Tout le monde écoute.

Il y a longtemps et bien longtemps, l'hiver fut rude en nos climats.—On vit dans nos plaines, des milliers de corbeaux de la grande espèce, gros comme des moutons, méchants, affamés, d'vorant tout.—Ils mangèrent les brebis de Saugrenu, les juments de maître Routinet, les vaches de Painperdu, tous gens de routine, nourrissant mal.

Allons, dis-je, prenons des fusils et tuons ces vilaines bêtes.—Que voulez-vous? Pas de moyen.—Le corbeau sent la poudre, comme l'ivrogne le cabaret; mais l'un fuit et l'autre approche; c'est le malheur.

Alors je fis faire 300 mille cornets de papier. On mit un morceau de viande au fond de chacun, et l'on graissa le dedans avec de la glu.—Ils furent tous plantés dans les trèfles de Tauché.

Le lendemain les oiseaux vinrent, volant, criant, s'appelant (ils sentaient la viande fraîche).—Petit à petit ils s'appuient, font le tour du cornet, visent au fond, y fourrent le bec.

La glu prend aux plumes, les v'la capuchonnés, levant la tête et ne voyant rien.—Je tire un coup de fusil; plus de 200 mille s'envolent, mais tout droit, montant toujours.

Je les croyais perdus, quand nous les vîmes le soir descendre à la même place.—Grande fut la joie; vous pensez bien.

Nous en primes 32 mille et cinq, et tuâmes le reste.—On leur fit manger les bœufs de Muzardin, de la Brinbale et de Biguenassous; les mules de Visenlair et de Courtibus; les vaches de Trainasset et de la Patraque, pauvres bêtes de routiniers qui crevaient de faim.

Je fis de suite un charriot. J'y mis fusils, sabres et pistolets, balles, poudre et provisions pour le garçon. J'attelai 20 mille corbeaux à cette voiture, et des plus gros.

Puis, flic flac!—Mes cavales s'envolent, et je suis parti.

Franck est perdu! Franck est, perdu! criait-on de toutes parts... Oh, que nenni! répondis-je.

Je montais, montais toujours.—Je voyais gros comme le poing, comme une souris, une mouche, un musset, une fourmi.—Mon Dieu, disais-je, ce que c'est de nous.—Comme l'homme est petit quand on

lo voit de haut!—Ce n'est pas la peine de tant se dresser et de faire les *matadors*.

Puis je voyais des milliards de mondes, tous peuplés de gens et de bêtes. Vous croyez que ces mondes ont été faits pour vous. Le bon Dieu serait bien bon d'avoir fait tant de si belles choses pour les routiniers, cafetiers, cabaretiers,—pour des ivrognes et des fainéants,—pour des joueurs et des gourmands.—Humiliez-vous et changez, mauvaise race et sottise engéance, sans quoi le diable vous griffera.—Frank vous le dit et l'assure; le petit le sait bien.

Je visitai les trois Bourdons, un petit bout de la Poussinière, et filai dans la Lune.

J'y comptai 27 royaumes, tous séparés par une muraille de fer de 300 mille et cinq pieds de haut.—C'est à merveille, disais-je, ces nations ne peuvent se joindre.—Ce n'est pas comme chez nous, où, pour un rien, et sans se connaître, on se bat comme des chiens, on se tue comme des féroces; et celui qui a le plus dépeuplé la terre est le plus victorieux.—Oh, volaille, canaille, et marmaille! vous ne valez pas les deux oreilles d'une taupe, ni les bavates d'un musset.

Je m'arrêtai dans le royaume des Picolins, parce qu'il y avait à faire et que je vis beaucoup de mulots pour nourrir ma cavalerie.

J'ai aujourd'hui 8 ans, 8 mois, 8 jours, à l'heure qu'il est. Eh bien! ce petit bonhomme de peuple me venait alors à la ceinture, et chacun se dressait, levait la tête pour me regarder.

Dam! c'était là des routiniers; ils mettaient la charrette devant les bœufs, attelaient les chevaux par la queue et ne les montaient.

Ivrognes à 36 carillons, ils visitaient, trois fois par jour, monseigneur le cabaretier, qu'ils nommaient le *père nourricier*.

Fainéants, joueurs et gourmands, ils se croissaient les bras: aux femmes, tous les travaux.

Point de roi, dans ce pays; mais il y avait une jolie petite reine, âgée de 18 ans, qui se nommait Fine-Finette.

Monsieur le géant, me disait-elle, corrigez donc ces Picolins; car je ne sais plus qu'y faire.

J'attèle mes corbeaux et parcours le royaume.—Partout on venait voir le géant, ses chevaux et sa voiture.—Je les prêchais, je les sermonnais, et mes gaillards se moquaient. Je leur fis un almanach qu'ils mirent en pièces, d'après le conseil des cabaretiers, *pères nourriciers*.

Je revins en colère au palais, et dis à Fine-Finette: reine des Picolins, ce peuple est incorrigible, il faut frapper un coup.

J'explique mon affaire, et Fine-Finette enchantée, riait, sautait, chantait, dansait et m'embrassait.—Nous commençâmes le jour même.

On chasse les hommes du palais; on appelle 200 femmes par commune, en tout 200 mille. Nuit et jour on travaillait.—Tantôt une moitié sortait, une autre entrait, et cela pendant 40 semaines: jugez de l'ouvrage qu'on fit.

Arrive enfin la grande journée, la fête des cabaretiers, *pères nourriciers*, la Saint-Grégoire. Les Picolins passaient trois jours au cabaret, soûls d'un minuit à l'autre.

Tout était préparé; chaque femme savait ce qu'elle devait faire.—À 10 heures, on défonce les barricades dans les maisons.—À midi, les femmes et les filles étaient soldats, joliment habillées; pantalons, vestes, gilets et schakos sur l'oreille; sabre au côté, lance à la main et moustaches retroussées en petit mauvais sujet.

Un régiment rouge, un autre bleu, un jaune, un vert, ou rose, ou gris. On n'a jamais vu plus belle armée.—Puis fifres, tambours et musique à ravir.

À 3 heures, les régiments vont dans les villes, les bataillons dans les bourgs, compagnies aux villages. Tous les cabarets sont entourés, bloqués, et les ivrognes sont pris comme une souris dans la ratière.

Le soldat entre en fureur au cabaret, défonce les barricades, casse les bouteilles, met tout à sec.—On écrit sur la maison: *cabaret à l'eau claire*.

Puis, à grands coups de sabre et de lance: sortez, marchez, ivrognes et cabaretiers!—On les jette dans les maisons, on en remplit les chambres, pêle-mêle, comme des moutons.

Et toute la nuit ils entendaient: garde à vous, sentinelle!—Sentinelle, garde à vous!—Qui vive!... Ronde major!—Avance à l'ordre!—Hors la garde!

De temps à autre le tambour battait, et l'on criait:—En bataille!—En bataille!

Ah mon Dieu! disaient les Picolins, nous sommes perdus, ces gens viennent d'un autre monde.—Pour eux tout était nouveau; n'ayant point de guerre, ils n'avaient pas de soldats, et jamais vu d'armée.

Enfin, on fit si bien, si bien, que dès le lendemain il n'y eut pas une goutte de vin

dans tout le royaume des Picolins.—C'était autant de gagné; mais ce n'est pas la fin de l'histoire.

Au point du jour, la garde amène tous les ivrognes en face du régiment.—Allons, obéissez canaille:—Quittez la culotte et prenez le cotillon;—laissez la veste, endossez le casaquin.—A bas le chapeau, voici la coiffe.

Ces pauvres Picolins avaient l'oreille basse, ils firent tout tranquillement.—Vous n'avez jamais vu si petites vilaines femmes; c'était attifé, bouchonné, débrillé à faire mourir de rire.

Quand tout est cotillonné, casaquiné, embéguiné, on les lie deux à deux; ensuite on les disperse dans le royaume, les changeant tous de pays, de femme et de maison.

Depuis ce jour, jamais homme n'a porté de culotte, ni femme de cotillon.—Fine-Finette fit des lois superbes. On supprima les trois quarts des foires et des marchés. Les femmes faisaient les affaires, achetaient, vendaient, payaient, recevaient, étaient maîtresses, et les hommes travaillaient.

La femme fut préfet, sous préfet et maire, juge de tribunal et juge de paix, percepteur, greffier, notaire; enfin les femmes étaient tout et les hommes n'étaient rien.—C'est qu'on s'en trouva dix mille fois mieux.

A 21 ans, les garçons étaient conscrits, et les filles à 18, mais pour le mariage.

Y avait-il 10 filles à marier dans une commune? On faisait venir de loin 10 jeunes gens.—Ils arrivaient joyeusement, bien habillés, portant rubans et broderies.—N'hésitant point, ils n'avaient que leur gentil corps pour tout potage.

Les filles étaient en militaire.—Le jour dit, tout le monde était là dans un grand pré: les garçons au milieu, les filles devant et sur une file.

Le maire mettait 10 billets dans le schako; chaque garçon en prenait un, l'attachait à sa coiffe.

Ensuite on venait aux filles; chacun tirait aussi son billet.—Celle qui avait le numéro 2 se mariait avec le garçon numéro 2.—Le numéro 5 avec le numéro 5.—Ainsi des autres.

Aussitôt le garçon se jetait aux pieds de la fille et disait: L'homme est le bétail de la femme.—La femme commande, l'homme obéit.—Puis la fille le relevait, et le mariage était fait.

Dans nos pays, on se marie pour argent.—On demande qu'a-t-il?—On demande

qu'a-t-elle?—Et plus on a, plus on vaut.—C'est l'amour aux écus.—En fait de promesses, avant le mariage, c'est un ruisseau qui déborde; et après, c'est une rivière à sec.—Aussi quand est fait le marché, la marchandise ne convient.

Dans la lune, ces mariages de hasard sont toujours bons. Jamais de tapage dans le ménage.—Point de tromperie, chacun le sait:—la femme porte la culotte et le mari le cotillon. Ça dit tout.

Pour les noces, les mariés ne se ruinaient; chacun apportait pain et pitance; tout le jour on dansait, et le soir on s'en allait.—Mais cabaret à l'eau claire.

On ne restait pas comme chez nous, pendant deux à trois grandes journées, mangeant, buvant, se soulant le jour et la nuit.

Nouveau ménage à petit argent.—Faut acheter le grabat, la poêle et la marmite, puis table, chaises et chaudron, le bois, le linge et la farine.—Un ménage ne finit pas.

Comment, vous mangez dans une journée, de quoi vivre toute l'année?—Vous faites noces à la Ramponeau, trois jours au vin et le reste à l'eau;—Après, vous ne pouvez acheter un poëlon, pour faire la bouillie au poupon.

Mes amis, vous êtes fous; la gloriole vous chavire la tête.—Faites donc la nocce du hibou, tout seuls dans un petit trou;—ou celle des Picolins: chacun paie sa dépense ou porte son pain, vin et pitance.—On ne doit jamais, en se mariant, manger tout son argent.

Franck s'arrête.—Où en suis-je? dit-il, tout effrayé.—Vous parlais-je des Cariokis, nation que j'ai vue dans les trois Bourdons, qui a vingt-huit cornes et trente-six pattes?... Non, non, Franck, tu parlais des Picolins de la lune..... Ah! m'y voilà! Dam! j'ai tant d'histoires dans la cervelle qu'il est aisé de s'embrouiller.

Vous saurez qu'il eut querelle.—Les femmes dirent d'arracher les vignes, les Picolins refusèrent; les v'là tous dans un champ, demandant le vin et la culotte.—Pâs plus que ça pour commencer.—C'était une révolte.

On en compta dix millions et deux (Faut toujours dire le nombre au juste, sans quoi l'histoire mentirait).

Fine-Finette vint avec grande armée, portant fusils brillants comme de l'argent, elle avait 17 mille et six canons chargés de mitraille.

Mes gaillards n'avaient jamais vu ces instruments, ni entendu cette musique.—

Tout partit en même temps et ne fit qu'un coup ;—100 mille tués et 400 mille blessés, ni plus ni moins, chose étonnante.

Les autres se mirent à genoux, demandant pardon et grâce, disant : L'homme est le bétail de la femme.—La femme commande, l'homme obéit.

La vigne fut arrachée.—Eh bien ! c'est aujourd'hui le pays le mieux cultivé de la lune.—Si vous ne me croyez pas, allez-y voir, c'est ce que je demande. Mais ne dites pas que c'est un conte.

Franck, dirent les femmes, fais donc ça chez nous.

C'est mon projet, répond le petit.—Pourtant je ne veux pas déculotter les bons laboureurs, bons ouvriers, jeunes gens qui vont à l'école.

Mais ces vieillards donnant mauvais exemple à la jeunesse ;—ces maris faisant enrager les femmes et ruinant la maison ;—ces pères de famille montrant la route du vice à leurs enfants.—Pensez-vous que ça durera ?—Et non, non, cent mille fois non, —ils porteront le cotillon.

Ces jeunes gens joueurs, coureurs, ivrognes et fainéants ;—ces routiniers qui écrasent la terre et feraient périr le pauvre monde de faim, seront-ils nos maîtres ?—Eh non, non, non, cent mille fois non, —ils porteront le cotillon.

Franck, reprirent les femmes, change-les donc de pays, de femmes et de maison. Sans doute, répliqua l'enfant.—Faites-vous faire des culottes ; car en 1870 la ballade commencera.

Toutes crient en même temps : je donne le mien pour un sou, moi pour deux liards, un denier, une pite, un pétard, pour rien, pour rien, qui veut la mauvaise bête la prenne !

Vous l'entendez, dit Franck, ce n'est pas le journal qui parle.—Ainsi maître Edouard Ducrocq et Gaudicheau, écrivez ça, afin qu'on ne dise pas que c'est moi qui l'invente.—C'est fait, répondent-ils.

LES CARIOKIKIS.

PRÉSENT voici l'histoire des Cariokikis, haute et grande nation des Trois-Bourbons :

Père Patagon, dit Franck, que voulez-vous de nous ? Demandez et vous aurez..... A l'occasion, je ne refuse.—Qui se croit indépendant est un sot : chacun a besoin de tout le monde.—Le plus grand du plus petit.—Le plus fort du plus faible.—Nous sommes tous enfants du bon Dieu, venus sur la terre pour nous aider à travailler.

Très-bien, dit chaoun.

Dieu m'a dit : tu marcheras pendant mille ans, de même que le juif errant, enseignant la culture.—Malheur à qui ne t'écoutera.

Des caisses, il tire mangeoires et râteliers, ensuite de petits animaux ayant figures de personnages de bêtes.

V'la la fortune du laboureur, dit-il ; puis il crie d'une voix de tonnerre : L'agriculture est dans trois mots.

Qui ne le croira périra, lui, ses enfants et sa race.—Dieu a mis sur la terre plus de monde qu'autrefois.—Il a dit : Changez ; ce que vous faisiez ne peut plus se faire. A mesure que mon peuple augmente, il faut augmenter le bétail.—C'est la bête qui nourrit l'homme, parce qu'elle fertilise le sol.

Peut-être bien, dit-on de toutes parts : Longs livres, longs discours sont maintenant inutiles. *L'agriculture est dans trois mots.*—C'est la loi du Patagon, qui a marché cent années et marchera neuf cents.

Père Patagon, voudriez-vous nous dire ces mots.

PREZ, BÉTAIL ET FUMIER.

Plus tu as du fumier, plus la terre donne ; moins tu en as, moins elle produit.

Le pré repose la terre du blé, donne du fourrage, nourrit le bétail, fait du fumier.

Le fumier donne le grain, la paille, le foin, toutes les récoltes, et revient encore en fumier.

Plus tu as de fumier, plus tu en auras, plus tu récolteras, plus tu t'enrichiras. Je puis donc dire : L'agriculture est dans un mot.—C'est encore la loi du Patagon qui a marché cent ans et marchera neuf cents.

Avez-vous assez de près naturels pour fumer toutes vos terres ? Sur une ferme qui a ce qu'il faut, il y en a mille qui en manquent.—Eh bien ! c'est le pré qui fume le blé ; c'est lui qui produit tout, nourrit l'homme et la bête.

A quoi bon dire : fais telle chose, ou fais ça.—Est-ce qu'on commence une maison par la couverture ?—Qui n'a fait le premier pas ne fera le second.

Commence donc par le pré, améliore la terre et ne l'épuise pas.—*L'agriculture est dans un mot.*

Le bétail donne de l'argent.—Qui a du bétail fait deux récoltes ; la première dans les champs, la seconde dans les marchés.—Qui n'a que le bétail de travail n'en fait que la moitié d'une.

Entendez vous ces paroles ? faut-il que je vous fende la tête pour vous les fourrer dedans ?

Non, non, père Patagon; nous les mettrons dans le journal.

L'un élève, l'autre nourrit.—C'est à merveille.—Soigne bien ces petits enfants de bêtes; ne les laisse pas languir, souffrir avec le poil hérissé comme chat qui se fâche.—Le commencement est tout;—première année vaut deux.

Cultive pour tout le monde et le bétail.—Ce n'est pas tout de songer à soi, faut encore songer aux autres.—Oh! si la bête parlait, que de choses elle dirait!—Puis elle t'étrillerait, si elle pouvait, et bien elle ferait.

LE BÉTAIL QU'ON ENGRAISSE.

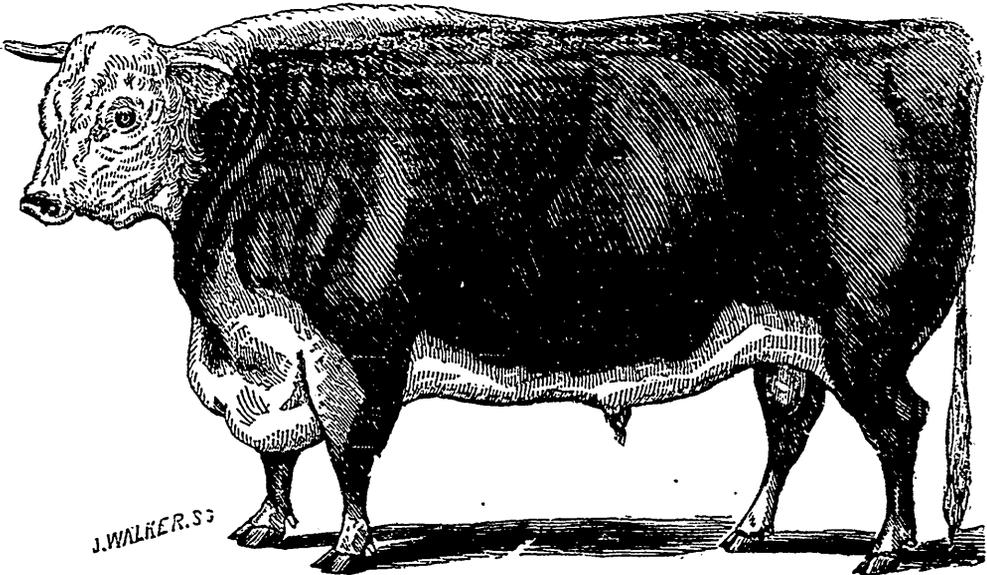
A mesure que nous examinions il remuait, mangeait ou le semblait; les petits tétaient,

c'était joli.—Le petit Patagon, qui a tête neuf ans, comme l'éléphant, tirait peut-être une ficelle: nous ne le savons.

Vous voyez, dit le vieux, ces bœufs dans un pré; c'est ainsi que l'on engraisse dans les marais, en Normandie, dans les bons pâturages.—Ils fournissent à la consommation pendant six mois d'été.

Voici l'étable.—Ces bœufs sont engraisés l'hiver au foin et aux navets; puis on finit par du blé noir cassé, du seigle à moitié moulu.—Quelques-uns donnent l'avoine bouillie, et s'en trouvent bien.

Voici des bœufs de Cholet; on leur donne une pannerée de navets, une brassée de foin, une brassée de feuilles de choux,—toujours de même et jamais de grains.



57 Ailleurs, c'est du foin et de la pomme de terre crue, avec du son.—Mais ceux qui ne donnent pas de grain cassé n'engraissent pas à fin; ils vendent aux nourrisseurs le bénéfice.

Aux environs de la Mothe, c'est du foin seul pendant longtemps; ensuite de la lentille blanche cassée et du seigle à moitié moulu.—Quelques-uns donnent la pomme de terre crue avec du son, ou le son tout seul pendant qu'on nourrit au foin.

V'là deux bœufs engraisés à la façon du Patagon.—Du foin, ils en mangent peu; mais de la pomme de terre cuite au four, tant qu'ils en veulent.—C'est ce qu'il y a de mieux.

Engraissez vivement et au meilleur marché possible;—sinon le bénéfice est petit.

Je suis pressé, venons aux moutons.—Ceux-ci s'engraissent dans les herbages, ainsi que les bœufs.—Ceux-là pendant l'hiver.—On leur donne des regains; des secondes coupes de trèfle; puis deux rations de betteraves, navets, choux, pommes de terre crues; enfin ce qu'on a.

Vers la fin de l'engraissement des lentilles blanches fauchées aux trois quarts mûres, pailles et grains, ou de la lentille en grain, le blé noir, l'orge et l'avoine; ce qui est au plus bas prix.

Le Patagon fait autrement; il donne les regains et deux rations de topinambour.

Remarquez qu'il faut toujours, toujours, toujours donner aux bêtes à cornes et à laine, qu'on engraisse, des rations de sec et des rations de frais, chaque jour et alterna-

tivement.—Si on ne donne que du sec, la bête s'échauffe, se dégoûte, mange peu, s'engraisse moins vite et coûte plus.—Ainsi, faites des racines; n'y manquez pas, je vous l'ordonne.—C'est la loi du Patagon.

Un cheval écorché, qui n'a que les os, s'engraisse en cinq semaines, avec le foin, la pomme de terre cuite au four, ou de petites farines dans un baquet.

VOICI LA MULE.

Animal sobre, qui mange de tout, et s'engraisse difficilement.

Ménage la bête pendant qu'elle travaille; —nourris-la bien, donne-lui double ration, si tu dois l'engraisser l'hiver.

Dès qu'elle est à l'écurie, donne-lui trois à quatre fois par jour du pain de baillarge, un peu d'orge d'hiver ou de maïs en grain, puis le trèfle et le mil.—Change souvent, mais reviens toujours au trèfle.

Cinquante jours doivent suffire, si la bête est en chair.—Trois semaines avant de la mener aux foires, supprime le pain et le grain, ne donne que du foin.—Le corps grossit, la bête devient pesante; c'est bon pour le vendeur; puis elle soutient mieux la route, se nourrit bien dans le trajet; c'est encore bon pour l'acheteur.

S'agit-il d'une petite mule que tu vends de dix mois à un an?—donne-lui du pain et du grain dès qu'elle est née.—Aux champs, le berger la caresse, lui en présente dans le creux de la main, l'habitue à cette nourriture.—À l'écurie, elle en a dans un petit baquet, que la mère ne peut joindre. La bête vient comme pâte en met; une année en vaut deux.

Joli conseil, dit Franck;—c'est tromper le laboureur. Puis l'enragé jurera, dans les foires, que la mule n'a mangé que du foin.—*Mais tout vendeur est menteur.*

Saigne toujours les animaux que tu engraisse, excepté la mule d'un an. Le-bœuf deux fois; la mule quatre et le mouton trois, on coupe au mouton un nœud de la queue.—La saignée rafraîchit l'animal, lui donne de l'appétit, le dispose à l'engraissement, prévient les coups de sang et la fourbure.

COMMENT LES ANIMAUX PRENNENT LA GRAISSE.

Le cheval s'engraisse également et dans toutes les parties du corps à la fois.—Le bœuf commence par un côté; c'est ordinairement par le gauche.—Le mouton finit par un petit bourlet de graisse qui vient à chaque côté de la queue.—La mule commence toujours par la crinière, qui vient d'une grosseur énorme. Ensuite la graisse passe au

cou, puis aux épaules, après au corps, enfin à la croupe; mais le tout lentement et fort lentement.

Quand tu cesses de nourrir, la crinière diminue; mais la graisse file toujours.—Elle entre vraiment par la crinière et sort par la queue.

Alors, dit Franck, faut nourrir de longue main.

Père Patagon, reprend le petit, que dites-vous du son?

Mon enfant, c'est de la sciure de bois; il nourrit moins que la paille.—Le son ne vaut que par la farine qu'il contient, et dans un sac il n'y en a qu'une poignée.

Le boulanger met le son dans un tas, puis il le brasse et le tamise trois à quatre fois, le rend sec comme la peau du diable.—Les premières farines vont dans le second pain, et il te vend les autres. Mais le son n'est que de la sciure de bois.

Il y a pourtant, dit le petit, des gens qui s'en trouvent bien.

Ça ne m'étonne, répond le Patagon. C'est qu'ils le mouillent, et la bête échauffée se rafraîchit; alors elle mange mieux ce qu'on lui donne.—Fais moudre quelques minots de gros blé; mets dans le son un tiers, une moitié de farine, mouille également et tu verras.

Croyez-moi, n'achetez plus de son.—Rompez la fouasse et la mauvaise coutume, et ne jetez pas votre argent par ignorance ou entêtement.

Dites-moi, vous qui avez marché cent années et marcherez neuf cents, si on peut engraisser des animaux seulement avec la betterave, le navet, le chou, le topinambour et la pomme de terre crue.

Non, mon enfant tu vas le comprendre. Silence, écoutez tous, dit le petit.

Je prends le foin naturel pour exemple.—Mais il y en a de bien mauvais qui ne vaut pas la paille; il y en a aussi de très-bon dans les terrains secs qui n'en donnent guères.—Je laisse ceux-là et prends un foin ordinaire.

En voici 100 livres:

27 livres de froment nourriront autant que 100 livres de foin.....	27
De lentille blanche.....	30
De seigle.....	35
Orge et baillarge.....	47
Maïs et garouil.....	55
Avoine.....	60
Trèfle sec.....	90
Mil.....	90
Raigrass d'Ecosse, sec.....	95
Topinambour.....	250

Pommes de terre cuites au four....	88
Pommes de terre crues.....	200
Carottes.....	300
Betteraves.....	380
Navets.....	600
Feuilles de choux verts.....	700
Feuille de froment, seigle, baillarge,	
orge et avoine.....	400

Je suppose qu'il ne reste pas un seul grain dans la paille.—Mais comme il en reste beaucoup dans la paille de baillarge orge de printemps, un peu dans celle de froment et d'avoine, et rien dans celle de seigle, cette dernière a toujours passé pour mauvais.

Ainsi, à cause du grain, 3 livres un quart à 3 livres et demie de paille de baillarge et froment nourriront autant qu'une livre de foin.

Tu vois pourquoi la bête qui n'a que de la paille a le ventre gros, maigrit toujours.—S'il faut 20 livres de foin pour la nourrir, elle ne mangera pas 70 à 80 livres de paille, même pas la moitié.—Tu vois encore que la paille qu'on achète pour nourrir est plus chère que le foin.

J'ai nourri deux chevaux aux carottes; un tout petit en mangeait 85 livres par jour et 3 livres de foin. Un autre plus gros, 115 livres et 5 livrés de foin. Mais dans 16 jours ils furent gras.

On ne donne guères plus de 48 à 50 livres de betteraves au bouf et à la vache, en trois raisons, ce qui les nourrit comme 13 à 14 livres de foin.

En navets et feuilles de choux, on donne à peu près l'équivalent de 15 à 16 livres de foin.

Mais ces racines vertes excitent l'appétit des animaux et font merveille.

LA PATATE CUITE.

La pomme de terre crue ne vaut rien; l'eau qu'elle contient est âcre. Cette eau fait mal à tous les estomacs de bêtes et de gens.

Mais parlez-moi de la pomme cuite;—c'est un *pain tout fait*, c'est le *pain du bon Dieu*, le pain de la Providence.—Depuis le muset jusqu'à l'éléphant, tout le monde en mange.

Les enfans l'aiment mieux que le pain. Cinquante millions d'hommes, en Europe, vivent de pommes de terre pendant sept mois de l'année.—On a trouvé partout que trois livres de pommes de terre cuites nourrissent autant qu'une livre de pain de froment de toute sa fleur.—Eh bien! elle fait sur l'animal le même effet que sur l'homme.—faut être je ne sais quoi pour ne pas cul-

tiver la pomme de terre, et ne pas la donner cuite aux animaux.

On ne peut donner plus de 28 à 36 livres de pommes de terre crues aux vaches et aux bœufs.—Encore leur donne-t-elle la colique et le dévoiement.—Et bête qui digère mal n'engraisse pas, animal ou chrétien.

J'ai fait déjeuner deux bœufs; après ils ont mangé chacun 150 livres de pommes de terre cuites au four dans 24 heures, sans être malades.—La moitié de pommes de terre crues les aurait tués.

Il faut cinq mois pour engraisser un bœuf à l'étable.—Avec la pomme de terre cuite au four, 60 à 75 jours suffisent, s'il est en chair quand on l'attache.

J'ai nourri des chevaux et des mules avec la pomme de terre cuite au four et six livres de foin. Ils ont travaillé comme des nègres pendant cinq mois d'hiver; ils étaient plus forts et se portaient mieux que ceux qui mangeaient de l'avoine.

C'est que la pomme de terre cuite est du pain; et rien ne nourrit comme le pain les bêtes et les gens.—Mettez-vous ça dans la cervelle.

LE TOPINAMBOUR.

Le topinambour donne de l'appétit à tous les animaux.—Petite ration de temps à autre fait merveille.—Mais il engraisse le mouton supérieurement, saignez trois fois la bête pendant qu'elle en mange.

On la cultive comme la pomme de terre;—il ne gèle pas et dure jusqu'à la fin de mai.

Tout animal qui n'a jamais mangé d'une chose refuse d'abord.—Que fais-je? Je ne lui donne rien, pas même de litière, et l'attache fortement.—On lui présente la chose trois fois par jour, saupoudrée d'un peu de son.—Chaque fois on lui donne à boire.

Le premier jour, l'animal est le maître; le second, il s'inquiète; le troisième il y goûte, dévore et ne veut plus que ça.

Ne crains rien et ne cède pas,—sois plus têtue que la bête; elle ne périra.—Le loup affamé mange de la terre et ne crève pas.

J'ai faim, dit le Patagon.—De suite on lui apporte tout ce qu'on a.—Peine inutile.—Ils prennent chacun un pain de vingt livres et un seau d'eau; puis en six bouchées et trois gorgées tout est avalé.—Ils partent.

Le vieux se retourne vers nous, faisant le moulinet avec son bâton.—C'était un peuplier de 25 pieds de long, de la grosseur de la cuisse.

Gardez mes paroles, crie-t-il, souvenez-vous-en, ou redoutez ma colère.

L'agriculture est dans trois mots : *prés, bétail et fumier*.—Il y a plus de monde sur la terre qu'autrefois : Dieu vous commande de les nourrir.—Changez, suivez la loi du Patagon, qui a marché cent années et marchera neuf cents ;—sinon je vous fendrai la tête et vous la mettrai dedans.

DISCOURS DU VIEUX LAMONTAGNE.

EUX-tu du blé ? Fais des prés.

Une ferme sans bétail est une cloche sans batail.—Et le fermier travaillera tout son souf, sans faire sonner les cent sous.

A petit fumier, petit grenier.

Le boulanger fait le pain ; mais le fumier donne le grain.

S'il faut du bétail pour labourer, il en faut aussi pour fumer.

Mes amis, dit le petit Franck, le père Abraham a 116 ans.

Maitre Jacques est un petit plus jeune ; mais il est souvent défermé, et ne va pas le galop.

V'là qu'on affiche partout que le 28 août, à 10 heures du matin, le vieux Lamontagne parlera, au pied du Vignemale.—(On ne le voit, et il ne parle que tous les cent ans, un jour durant.—Puis il se promène, regarde, écoute, sans être vu de qui que ce soit.)

Nous y allâmes accompagnés de cinq à six cent mille personnes car on y venait de toutes parts.

Mes amis, dit le vieux Lamontagne, vous voyez à côté de moi des gens qui travaillent pour le peuple et qui font le journal des laboureurs.

On n'a rien imprimé depuis que le monde est monde, pour les gens de campagne.—Toulouse, qui se dit une ville d'esprit, fait un journal de foires, qui enseigne aux faînéans à perdre leur temps.—Je veux qu'on fasse pour le peuple un journal du laboureur.

Avant de parler, je réfléchis cent années, et sais ce que je dis.—Ecoutez mes paroles.

PAR OU DOIT COMMENCER LE CULTIVATEUR.

Le bon homme qui cultive son bien, soit à moitié ou bien à ferme, doit avoir onze pièces de gros bétail par 50 arpents. Dix moutons représentent une pièce de bétail.

Le bétail donne le fumier, et le fumier donne le grain.—Ce n'est pas le tout de semer, pour récolter il faut fumer.—La terre bien fumée enrichit le cultivateur, et celle qui l'est mal ruine son laboureur.—S'il faut du bétail pour le labou-

rage, il en faut aussi pour le fumage.—Tel est le fumier, tel est le grenier.—La terre n'est point avare, elle rend ce qu'on lui prête ; mais à qui ne prête rien, elle ne rend rien.

Comprenez-vous ça ?... Oui, père Lamontagne.... Apprenez maintenant que la même culture épuise la terre.—Voyez un jardin fumé depuis mille ans, et mille fois mieux fumé que nos champs : vous n'y ferez pas toujours venir des choux, de l'ail et des oignons. Il faut changer chaque année.—C'est que les sucs qui font pousser le chou, l'ail ou l'oignon s'épuisent promptement ; il en est ainsi du blé dans les champs.

De temps à autre, mets la terre en pré ; après, tu es sûr d'avoir du blé !—Ainsi, ce n'est pas tout de fumer ; il faut encore alterner.—Alterner, c'est mettre la terre de labour en prairie ; puis, après un certain temps, remettre la prairie en labour, et toujours de même, jusqu'à la fin du monde.—C'est le grand secret de la culture ; elle est toute là.

La terre mise en pré se repose du blé et rend ensuite le triple.—Le pré donne du fourrage qui nourrit le bétail.—Le bétail donne l'argent et du fumier.—Le fumier fait venir le grain qui nourrit le monde et remplit le gousset.

C'est ainsi que le cultivateur s'enrichit, —des prés et du bétail, du fumier et du grain.—Pour fumer passablement, il faut cent milliers pesant de fumier pour 3 arpents.—C'est-à-dire qu'on doit en mettre 33 milliers.—Ça n'est pas trop ; car on fume ces jardins à 60 mille par arpent.—J'ai pesé, je ne me trompe pas. Encore cette terre se lasse, et pour la renouveler, faut-il la mettre en pré.—Celui qui fume son champ à 6 milliers par arpent, tous les trois ans, a met 30 mille dans 15 années, ou 60 r... dans 30 ans. Ce n'est rien du tout. Tu comprends qu'il faut du bétail pour fumer de même.—Noublie jamais ceci.—Onze pièces de gros bétail par 50 arpents : —toujours les tiers des terres labourables en pré ; —en rompre, mais après avoir fait de nouvelles prairies. C'est le seul moyen d'avoir de l'argent et du grain.

DU BÉTAIL, ET D'UN PETIT MALHEUR QU'ONT EU LES IVROGNES.

QUELLE est la bête la plus utile, dit le vieux Lamontagne ? Parlez, si vous le savez... C'est le cheval, dit un charetier... Non, c'est le chien, répond un berger... C'est le cabaretier, crie un ivrogne ; le voilà, j'ai la main dessus.

Le vieux Lamontagne se lève, les saisit d'une main et les fait voler dans le Gare. C'est une grande rivière qui descend des monts les plus élevés.

Nous vîmes fuir à l'instant 40 à 50 mille ivrognes qui craignaient pour leur peau. Le père Lamontagne arrache un vieux sapin, de 80 pieds de haut, et gros comme une barrique, dans 3 pas, il fut devant eux, tenant à la main cette petite baguette.

Alte-là, crie-t-il.—Comment, ivrognes, Dieu vous a donné la raison, et vous vous abrutissez comme la bête!—A l'eau, canards! Et d'une seule poignée, il en jetait un cent dans la rivière.

Vous mangez tout, et rendez vos femmes malheureuses : la misère est à la maison.—A l'eau canards! On vend une bouteille de vin autant que trois livres de pain, et vous en buvez trois à quatre. Ce pain nourrirait la mère et l'enfant, et le vin rend le père ivrogne et fainéant.—A l'eau, à l'eau, canards! et toujours il jetait.—Un ivrogne est un grand fainéant qui n'a jamais d'argent.—Il vendrait sa robe, sa chemise et son bonnet, pour boire au cabaret.—A l'eau, canards! à l'eau, à l'eau!—Dans moins d'un quart d'heure, tout y passa.

Dis donc, Franck, ces gens sont noyés... Non, tout au plus la moitié; vois-tu, ça se noie dans le vin, rarement dans l'eau... Il y a eu grand deuil dans ces familles... Pas du tout; quand un ivrogne crève, on est dans le fond, très-content, malgré qu'on n'en fasse pas semblant.

Franck, crois-tu que le vieux Lamontagne vienne ici?... Certainement, il y viendra, j'ai sa parole... Gare aux ivrognes, s'il y vient... Tant pis pour eux. Il y a neuf ans que nous les avertissons dans le journal, pourquoi ne changent-ils pas?

DE LA VACHE.

 E viens, dit le père Lamontagne, de purger la terre d'une mauvaise race; mais je n'ai pas fini. Continuons notre affaire. L'animal le plus utile et aussi le plus nombreux, —c'est la vache;—elle fait un petit veau, donne du lait, du beurre et du fromage, qui font grand bien dans le ménage.—Elle travaille, fournit de la viande à la boucherie; son suif sert à éclairer, sa peau fait des souliers.

Elle donne de 110 à 150 fr. de profit par année.

Age de la vache.

De 3 à 4 ans, il se forme un petit bourlet à chaque corne; de 4 à 5 ans, il y en a deux; de 5 à 6, trois; ainsi chaque année,

le nombre augmente d'un.—La vache qui a deux bourlets autour des cornes, a 5 ans. Comptez les bourlets et ajoutez 3 années à leur nombre; c'est l'âge de la vache, comme celui du bœuf.

De la vache laitière.

La vache de labour est forte et bâtie comme un bœuf; elle n'est pas ordinairement laitière.

La vache à lait a le ventre gros et abattu, les hanches larges, le cou fin, la tête légère et les jambes minces.

De chaque côté du ventre, et un peu dessous, il y a une veine qui porte le lait au remeil. En approchant du remeil, cette veine se divise et forme un trou, qu'on nomme la fontaine. Il faut que cette veine soit grosse et que la fontaine soit large. Suivez la veine avec le doigt, enfoncez-le dans la fontaine.

Le remeil doit être ample, les tétines doivent être grosses et longues.

Il ne faut pas que le remeil soit bien garni de poils; le plus lisse est le meilleur.

DE LA VACHE BEURRIÈRE.

 A bonne vache laitière est rarement bonne beurrière.—Choisissez. Tirez un peu de lait dans la main ou dans un vase, si le lait est clair et bleuâtre sur les bords, la vache n'est pas beurrière.—Mais elle le sera, si le lait est épais et d'un blanc jaunâtre.

La vache a-t-elle le palais et la langue noirs? C'est un bon signe. Mais s'ils sont blancs, ne vous y fiez pas.—Sont-ils tachetés de noir et de blanc, la vache beurrera médiocrement.

Un très-petit nombre a le *carreau*. Tâchez cette peau qui tombe entre les jambes de devant de la vache; s'il y a au bas une dureté, c'est le *carreau*, marque certaine d'une bonne beurrière.

Je vous avertis que les maquignons soufflent le remeil des vaches, et le remplissent d'air pour qu'il paraissent plus gros.—Pressez le remeil, trapez la vache, pour découvrir la fraude.

Rien n'est difficile à connaître comme une bonne vache.—Si vous êtes plus fins que le journal, tant mieux pour vous.

DES VEAUX POUR LA BOUCHERIE.

 EST un bénéfice à peu près certain que d'élever pour la boucherie.

Mais quand on laisse têter le veau 2 à 3 mois; quand, sur la fin, on lui donne deux vaches au lieu d'une, il y a perte ou petit profit.

Apprenez, mes enfans, que le beurre ne nourrit pas.—Il n'y a que le lait et le froment qui nourrissent l'homme et la bête.

Aussi voilà ce qu'on fait partout.—Le veau ne tète que trois jours ; on l'éloigne de la mère, pour qu'ils ne s'entendent pas crier.

On écrème le lait, et on vend le beurre. Vous mettez le lait tiède dans un baquet ; vous plongez le dessus de la main dedans, et faites sortir un doigt ; le petit veau tète le doigt, et, au bout de dix jours, il boit seul.

D'abord il souffrira ; mais ne craignez rien, il ne crèvera point ; la faim l'instruira bien.

A trois semaines, vous faites bouillir de la graine de lin et la passez dans un mauvais linge.

Vous mêlez de cette eau caillée avec du lait, et faites tiédir.

À cinq ou six semaines, vous délayez de la farine de blé-noir, de baillarge ou de maïs, avec du lait et de l'eau, et faites tiédir.

Enfin, vous finissez par faire avaler des pâtons de farine au petit veau, en les lui fourrant dans la gorge.

Le petit fait quatre à cinq repas par jour, dort et s'engraisse.—Mais dam ! il faut du soin.—Une femme en nourrit quatre à cinq à la fois, une douzaine par année, avec trois vaches seulement.—Elle aura le beurre qui la paiera de ses dépenses et de sa peine. Ce sont, chez nous, les petits bordiers qui doivent se livrer à cette industrie.

DES VEAUX QU'ON GARDE.

HOISISSEZ le plus beau ; les autres iront à la boucherie. Parmi les cheveaux et les mulets, tout ce qui naît s'élève ; il n'en est pas ainsi des veaux.

Dix à vingt francs, quand c'est petit, donnent cent francs, quand c'est grand.

Ne laisse jamais téter plus de 3 jours les veaux que tu veux garder.

Voyons ce qui se passe dans les Deux-Sèvres.

Dans la plaine on n'a de vaches que pour le lait, le beurre et le fromage. On laisse têter le veau pendant cinq à six semaines et on le vend au boucher.—L'animal est trop jeune, on perd beaucoup de viande. On ne devrait tuer de veau qu'à dix ou douze semaines.

Ceux qui élèvent, détruisent ou sèvent de suite ces petits animaux, et les mettent à l'instant au foin ou à l'herbe.—C'est bien jeune ; cependant ils prospèrent et deviennent beaux.

Dans le bocage du nord, que nous appelons Vendée, on n'a de vaches que pour élever des veaux. Dans une métairie où l'on élève 2, 4, 6 ou 8 veaux, on a 2, 4, 6 ou 8 vaches, et les veaux têtent 4, 5 ou 6 mois.

C'est fort mal, car on perd le beurre, qui est le plus beau produit de la vache, et quatre vaches doivent élever huit veaux.—La perte est énorme.

Voici ce qu'on doit faire partout.—Le veau tète 3 jours, ensuite on lui donne du lait écrémé, toujours tiède.—Petit à petit on mêle de l'eau et de la farine avec le lait ; on le nourrit ainsi pendant trois mois ou treize semaines.—C'est assez ; car plus longtemps serait trop.

N'essayez point de l'engraisser ; il faudra qu'il maigrisse, et que de superbe il devienne vilain.

On lui donne toujours, dans le ratelier, du regain ou de l'herbe verte ; il s'habitue à manger.—Puis vous diminuez la ration de lait et de farine 15 jours avant de cesser de le nourrir.

Un jour, on suivra le journal ; mais il faut du temps.—La mauvaise coutume est comme la mauvaise herbe, difficile à détruire.—Mais un fermier commencera, un autre suivra, et d'encore en encore on fera. Sur les petits veaux qu'on achète à six ou huit semaines, et qu'on garde jusqu'à 2 ans ou 30 mois, il y a, par chaque petite bête, 50 francs de profit par an.

C'est superbe ; car, dans la première année, le petit veau dépense peu.

REVUE COMMERCIALE.

MARCHE EN GROS.

Montréal, 1er Mars 1867.

Farine par qrt. de 196 lbs—Sup. extra, nominale, \$8.50 ; extra \$8 à \$8.25 ; de goût \$7.75 à 8 ; superfine blé du Canada, nominal, \$7.25 à 7.30 ; forte do, \$7.35 à 7.40 ; superfine No. 2, \$6.75 à 6.90 ; fine \$6 à 6.10 ; moyenne, \$5.70 à 5.85 ; recoupes,

\$4 à 4.50 ; farine en sac, \$3.45 à 3.50 par 100 lbs. selon la qualité.

Farine d'avoine, par qrt. de 200 lbs—De \$5 à 5.12½.

Blé, par 60 lbs—Blé du printemps du Haut-Canada varie de 1.47½ à 1.52½. Pas de transactions.

Pois, par 100 lbs. de \$2c. à \$3c.

Avoine, par 32 lbs., de 32 à 33c.

Orge, par 48 lbs., de 53 à 57c.

Seigle, par 56 lbs., de 75 à 77c.

Lard, par qrt. de 200 lbs.—Mess, de \$18

à 18.25. Prime Mess, de \$13 à 13.50.
Prime, de \$11 à 12.

Viandes abattues, par 100 lbs., de \$5.25
à 5.50.

HAIR EXTERMINATOR DE CHASTELLAR.

—Pour enlever les cheveux surabondants. Aux Dames spécialement ce précieux dépilatoire se recommande comme un article indispensable à leur beauté. Il s'applique facilement, n'attaque pas la peau mais seulement les racines des cheveux. Il enlève infailliblement et complètement les cheveux surabondants croissant sur les fronts bas ou sur toute autre partie du corps, et laisse une peau molle, douce et naturelle. C'est le seul article employé en France et en même temps le seul dépilatoire efficace qui existe. Prix, 75 cents, envoyé franc de port par la poste sur commande par

BERGER SHUTTS & CO., Chemists, 285 River St., Troy, N.Y.

ETONNANT MAIS VRAI. —Madame Kennington, l'Astrologue et la Somnambule Clairvoyante célèbre par tout l'Univer, trace le portrait de la personne que vous devez épouser, lorsqu'elle est dans l'Etat de Clairvoyante. A l'aide d'un instrument de pouvoir intense, appelé Psychomotrope, madame Kennington garantit de donner un portrait frappant de la future épouse ou du futur époux, en même temps que sa position sociale, son caractère et la date du mariage. Il n'y a pas là supercherie, comme des témoignages innombrables peuvent l'attester. En donnant le lieu de naissance, l'âge, le caractère, la couleur des yeux et des cheveux, en même temps que 50 cents et une enveloppe affranchie portant votre adresse, vous recevrez par le retour du courrier le portrait et les renseignements demandés. Adressez confidentiellement :

MADAME GERTRUDE KENNINGTON, P.O., Box 297, West Troy, N.Y.

CONNAISSEZ VOTRE DESTINEE.

—Madame E. F. Thornton, la célèbre Astrologue, Clairvoyante et Psychométricienne Anglaise, qui a étonné les savants du Vieux Monde, réside maintenant à Hudson, N.Y. Madame Thornton possède une puissance de seconde vue tellement grande, qu'elle peut donner les renseignements les plus importants aux dames et aux messieurs mariés ou non mariés. Dans l'état de transe elle trace le portrait de la personne que vous devez épouser et à l'aide d'un instrument d'un pouvoir intense nommé Psychomotrope, garantit de donner un portrait exact de la future épouse ou du futur époux, en même temps que la date du mariage, sa position sociale et son caractère. Il n'y a pas là supercherie comme l'attestent des milliers de témoignages. Si on le désire, Madame Thornton enverra une garantie écrite que le portrait est tout ce qu'elle promet. En adressant une petite boucle de cheveux, et en donnant le lieu de naissance, l'âge, les dispositions et le teint en même temps que 50 cents et une enveloppe affranchie à votre adresse, vous recevrez par le retour du courrier le portrait et les renseignements demandés. Toute communication strictement confidentielle.—Adressez à

MADAME E. F. THORNTON, P.O., Box 223, Hudson, N.Y.

REPARATOR CAPILLI.

—Pour faire croître les cheveux sur les têtes chauves (quel qu'en soit la cause,) et pour développer la barbe, il est sans égal. En l'employant, la barbe poussera sur les figures les plus douces dans l'espace de cinq à huit semaines, et la chevelure se développera sur les têtes chauves dans l'espace de deux à trois mois. Quelques praticiens ignorants ont prétendu qu'il n'y a aucune préparation qui puisse forcer ou hâter la croissance de la chevelure ou de la barbe. Ces assertions sont fausses, comme peuvent l'établir des milliers de témoins par leur expérience personnelle. Mais on dira : comment distinguer la préparation pure de celle qui est falsifiée ? C'est certainement difficile, puisque les neuf dixièmes des différentes préparations annoncées pour la chevelure et la barbe ne sont d'aucune valeur, et vous pouvez avoir dépensé déjà inutilement pour leur achat, un montant considérable. Nous répondrons : essayez le REPARATOR CAPILLI, il ne vous coûtera rien, à moins qu'il ne fasse ce que nous promettons. Si votre pharmacien n'en dispose pas, envoyez-nous \$1 et nous vous l'adresserons franc de port en même temps qu'un reçu pour l'argent, qui vous sera rendu sur demande, si vous n'êtes pas entièrement satisfait.

Adressez : W. L. CLARKE & Co., Chemists, No. 3, West Fayette St., Syracuse, N.Y.

BAUME DE CIRCASSIE.

—Une jeune demoiselle retournant à sa résidence à la campagne, après un séjour de quelques mois dans la cité, fut à peine reconnue par ses amis. Sa figure, de rude et rubiconde, était devenue douce et rosée, de sorte que, au lieu de 23, elle ne paraissait avoir que 18 ans. Sur la demande qu'on lui fit de la cause d'un changement si grand, elle répondit uniment qu'elle s'était servie du Baume de Circassie et qu'elle le considérait indispensable à la toilette d'une dame. En l'employant, les messieurs et les dames paraîtront avec cent fois plus d'avantage. Le baume est d'une composition simple, cependant sans égal pour enlever à la peau ses impuretés, pour nettoyer et embellir le trint. Son action sur l'épiderme est de lui enlever ses impuretés et de laisser une peau telle que la nature la veut; c'est-à-dire, nette, molle, douce et belle. Prix \$1, envoyée par la poste ou l'Express sur commande par les seuls agents américains.

W. L. CLARK & CO., chemists, No. 3, West Fayette st., Syracuse, N.Y.

CRISPER COMA. — Pour fixer les cheveux des dames et des messieurs en boucles cet article, les dames et les messieurs peuvent être mille fois plus séduisants. C'est la seule préparation qui puisse friser les cheveux plats et en même temps leur donner un magnifique lustre soyeux. Le Crisper Coma non-seulement boucle la chevelure, mais encore il rend plus forte, plus belle et plus netto. Il est aussi agréablement parfumé, et somme toute, cet article est le plus recherché qui ait encore été offert au public américain. Le Crisper Coma sera expédié par la poste, sur réception de \$1. Adressez toute commande à
W. L. CLARK & CO., Chemists, no. 3, West Fayette Street, Syracuse, N. Y.

EMAIL BLANC LIQUIDE DE CHASTELLAR. — Pour améliorer et embellir le teint. La préparation la plus parfaite et la plus précieuse qui soit employée pour donner à la peau une superbe teinte blanc de perle, qui ne se voit que chez les jeunes personnes. Elle enlève promptement les rousselles, les taches, les boutons et toutes les impuretés de la peau, donnant à la peau la blancheur de l'albâtre. Son emploi ne saurait être découvert par l'observateur le plus perspicace, de plus, étant végétale, cette préparation est parfaitement inoffensive. C'est le seul article du genre employé en France et à Paris, il est indispensable sur une table de toilette. Au-delà de 30,000 flacons ont été vendus pendant l'année écoulée, et c'est là une preuve suffisante de son efficacité. Prix, 75 cents seulement, expédié par la poste sur commande par BERGER, SHUTTS & CO., chemists, 253 River street, Troy, N. Y.

BEAUTE, BOUCLES SOYEUSES, BLONDES,

CHATAIN ET DOREES, obtenues par l'emploi de la "Composition pour friser les cheveux du professeur DeBreux." Une seule application friserait certainement les cheveux les plus plats et les plus raides en boucles légères ou en boucles serrées et massives. Cette composition a été employée avec les meilleurs résultats par le monde élégant de Paris et de Londres. Elle est inoffensive pour la chevelure. Prix par la poste, franc de port, \$1. Circulaires descriptives envoyées gratuitement. Adressez, les seuls agents pour les Etats-Unis,
BERGER, SHUTTS & CO., chemists, no 285, River st., Troy, N. Y.

FAVORIS ET MOUSTACHES. — Ils se développent sur les figures les plus imberbes dans l'espace de trois à cinq semaines par l'emploi du *Restaurateur Capillaire du Dr. Dèvigné*. C'est la découverte la plus étonnante de la science moderne, son action sur la barbe et la chevelure tenant du miracle. Elle a été employée par l'élite de Paris et de Londres avec le succès le plus flatteur. Les noms de tous les acheteurs seront enregistrés et si on n'est pas entièrement satisfait, l'argent sera rendu avec empressement dans chaque cas. Prix pour la poste, franc de port \$1. Circulaires et témoignages envoyés gratuitement. Adressez, les seuls agents pour les Etats-Unis,
BERGER SHUTTS & CO., chemists, No. 285, River st., Troy, N. Y.

AFFLIGES!! NE SOUFFREZ PLUS!!

Lorsqu'en employant "L'Élixir du Dr. Joinville," vous pouvez être guéris radicalement et pour un prix minime. Le succès étonnant obtenu par cette précieuse médecine dans le cas de faiblesse physique et nerveuse, débilité et prostration générales, perte d'énergie, musculaire, impuissance, en fait la préparation la plus précieuse qui ait été découverte. L'Élixir enlèvera toute affection, dépression, excitation nerveuse, l'incapacité du travail ou de l'étude, la perte de la mémoire, les pensées du suicide, les appréhensions de folie. Il rendra l'appétit et la santé à ceux qui les auront perdus dans les excès. Jeunes gens, ne soyez plus trompés par les charlatans et les praticiens ignorants, mais procurez-vous de suite l'Élixir, et revenez à la santé et au bonheur. Une guérison parfaite est garantie dans chaque cas. Prix \$1, ou quatre flacons à la même adresse pour \$3. Un flacon suffit pour guérir tous les cas ordinaires.

AUSSI LES PILULES SPECIFIQUES DU DOCTEUR JOINVILLE pour la guérison prompte et permanente de la pierre et de toutes les maladies des organes urinaires. Guérison dans l'espace d'un à cinq jours. Elles sont préparées au moyen d'extractions végétales, inoffensives, ne donnent point de nausées et n'affectent point l'haleine. Il n'est pas nécessaire de changer la diette ni d'interrompre ses occupations journalières. Prix, \$1 par boîte. Les deux préparations ci-dessus seront envoyées franc de port par la poste ou l'express sur réception de \$1. Adressez :

BERGER SHUTTS & CO., chemists, no. 285, River Street, Troy, N. Y.

COMPAGNIE AETNA D'ASSURANCE SUR LA VIE. — CETTE Compagnie, créée en 1820, offre des avantages particuliers aux personnes désireuses d'assurer leur vie.

Les profits sont considérables, et diminuent maintenant de moitié les paiements annuels. — Les profits sont payés annuellement aux assurés et non pas aux décès ainsi que cela se pratique par plusieurs compagnies. — BUREAU : Coin voisin du Bureau de Poste.

L. PEDLAR & CIE.,
Agents Généraux.

ASTROLOGIE.—L'UNIVERS ETONNE

Par les révélations extraordinaires faites par l'astrologue célèbre Madame H. A. Perrigo. Elle découvre des secrets inconnus avant elle. Elle rend au bonheur ceux qui sont tombés dans le désespoir par des événements pénibles, des catastrophes, la perte de leurs amis, de leurs parents ou de leur fortune. Elle réunit ceux qui ont été longtemps séparés, donne des renseignements sur les amis absents, rend les objets volés ou perdus. Elle désigne le genre d'affaires auquel vous êtes appelé, réalise de prompts mariages et fixe le jour même de votre union. Elle donne le nom, le portrait et le caractère de la personne que vous devez épouser. Elle lit vos propres pensées, et, par sa puissance presque surnaturelle, découvre les mystères obscurs et cachés de l'avenir. Les étoiles du firmament, (les étoiles maléfiques qui prédominent dans la configuration) par la position des planètes et des étoiles fixes à l'époque de la naissance, elle trace la destinée de l'homme. Ne manquez pas de consulter la plus célèbre astrologue de l'univers. Il n'en coûte qu'une bagatelle, et peut-être que l'occasion ne se présentera plus. Prix de la consultation avec portrait et renseignements demandés, \$1. Les personnes à distance peuvent consulter Madame Perrigo par la poste avec autant de sûreté et de satisfaction qu'en personne. Les réponses aux demandes seront écrites en détail et adressées par la poste avec le portrait demandé.—Correspondance strictement confidentielle, et vendue ou détruite sur demande. Les meilleures recommandations sont données. Veuillez envoyer le jour du mois et l'année de votre naissance avec une petite boucle de cheveux. Adressez :

MADAME H. A. PERRIGO, P. O. DREUVER, no. 293, Buffalo, N. Y.



ARMES A FEU DE REMINGTON.—

En vente chez tous les commerçants d'armes à feu, et autres commerçants en général. Prix réduits le 1er Juillet 1866. Revolver pour l'armée, 44-100 p. Calibre. Revolver pour les marins, 36-100 p. Calibre. Revolver de ceinture, (s'armant seul), du Calibre des Revolveurs pour la mer. Revolver de ceinture, du Calibre et de la forme des Revolveurs pour la mer. Revolver de police, du Calibre et de la forme des Revolveurs pour la mer. Nouveau Revolver de poche, (se chargeant au moyen d'un levier.) Revolver de poche, (s'armant seul.) Pistolet à répétition, (Elliot pt.) cartouche No. 32. Pistolet à répétition, (Elliot pt.) cartouche No. 22. Pistolet pour poches de veste, cartouche No. 22. Arme à feu en canne, se chargeant avec cartouche No. 32. Fusil rotateur, 36-100 p. Calibre. Carabine se chargeant par la culasse, cartouche No. 32. Carabine se chargeant par la culasse, cartouche No. 46. Carabine des E.-U., (Canon d'acier,) avec sabre-baïonnette. Mousquet rayé des E.-U., modèle de Springfield. Depuis 1861, plus de 200,000 ont été fournis au gouvernement des E.-U. Nos nouvelles Armes à feu se chargeant par la Culasse viennent d'être approuvées et adoptées pour le service militaire en Europe.

FUSIL D'UN COUP A CANON SIMPLE.

Nouveau modèle. Léger, commode et à bon marché. Discompte libéral pour les commerçants.

1er Février 1867.

E. REMINGTON & FILS,
Lion, N.Y.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "COMMERCIAL UNION,"

19 & 20 Cornhill, Londres,

CAPITAL,.....£2,500,000 Sterling.

Departement du Feu.

Le succès qui a couronné les opérations de la compagnie a été de nature à satisfaire au-delà de toute attente les directeurs, lesquels ont décidé d'élargir le cercle des opérations de la Compagnie. Ils sont en mesure d'offrir maintenant au public canadien PARFAITE SECURITE, garantie par un fonds souscrit et des capitaux placés.

Ajustement Immédiat des Réclamations.—Les Directeurs et les Agents généraux occupant tous une haute position commerciale, jugeront de toutes les questions qui seront soumises à leur décision avec un esprit libéral et en homme d'affaires.

Departement sur la Vie.

Les VOLONTAIRES qui s'assurent dans cette Compagnie, peuvent, sans charge extra, s'enrôler pour la défense de la frontière et REPOUSSER les incursions de CORPS de MARAUDEURS.

Quatre-vingt pour cent des profits qui proviennent de toutes les affaires qui concernent les annuités et les polices pour toute la vie, seront divisés parmi les Porteurs de Police ayant droit aux profits.

Toutes les réclamations sont payées un mois après que la mort de l'assuré a été prouvée.

En vertu d'un acte récent du parlement, une épouse peut prendre une police sur la vie de son mari, et cette police est à l'abri de toute saisie.

FREDERICK COLE, Secrétaire.

MORLAND, WATSON & Co., Agents Généraux pour le Canada.

OFFICE.—385 & 387, RUE ST. PAUL, MONTREAL.

Surintendant.—A. TELLIER,
Janvier 1er 1867.

Inspecteur des agences.—T. C. LIVINGSTON
P.L.S., Haut-Canada.